

LA NOUVELLE **RELÈVE**

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

YVES SIMON

AUGUSTE VIATTE

PAUL BEAULIEU

GEORGES BERNANOS

IVAN GOLL

JEAN DUFRESNE

Chronique des événements internationaux

Le théâtre : "L'Aiglon"; le cinéma : "All that money can buy"
"The Maltese Falcon"; chronique scientifique : les
livres et les revues.



Numéro 5

25 cents

FEVRIER
1942

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

Sommaire

YVES R. SIMON	La philosophie dans la foi	257
AUGUSTE VIATTE	La troisième phase de la guerre	266
PAUL BEAULIEU	Pèlerins de l'absolu	273
GEORGES BERNANOS	Race contre nation (suite)	285
IVAN GOLL	Jean sous terre s'agenouille devant la cathédrale de Strasbourg, poème	288
JEAN DUFRESNE	Marcel Proust	291

CHRONIQUES

Les événements

YVES R. SIMON : Saint-Pierre et Miquelon.

Le théâtre :

ROBERT ELIE : L'Aiglon à la Comédie de Montréal.

Le cinéma :

R. C. : All That Money Can Buy, The Maltese Falcon.

Les sciences

MARCEL RAYMOND : La Revue Canadienne de Biologie — Initiation à la géologie — Regards sur les sciences expérimentales.



L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$ 2.00; étranger, \$ 2.25. Payable par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.

340, avenue Kensington, Westmount, Montréal.

LA NOUVELLE RELÈVE

LA PHILOSOPHIE DANS LA FOI

(Extrait des mémoires d'un philosophe français)

Il me semble aujourd'hui que pour mes compagnons et pour moi-même le problème philosophique s'est posé dès l'abord sous la forme d'une relation entre la parole humaine et la parole de Dieu. Essayons de représenter ce que pouvait être l'état d'esprit d'un jeune philosophe catholique vivant à Paris aux environs de 1920.

Au collège, il a entendu parler du système de la cloison étanche; il sait que certains croyants, philosophes de leur métier, ne se sont jamais inquiétés de vérifier l'accord de leur croyance et de leur philosophie. Or la psychologie de l'homme à la double vérité lui paraît un scandale. Il a le goût de la cohérence dans les assemblages intellectuels, le sens des implications nécessaires et des incompatibilités irréductibles. Si l'idéalisme était la vérité, il serait impossible de croire en un Dieu distinct de tout le créé, élevé à l'infini au-dessus de tout le créé, absolument indépendant de tout le créé, y compris du *je pense* de l'intelligence humaine. Si le criticisme kantien était la vérité, il serait impossible de démontrer par les seules forces de la raison naturelle l'existence du vrai Dieu : or l'Eglise déclare anathème quiconque nie la possibilité d'une telle démonstration. Si le phénoménisme était la vérité, il ne serait pas possible

de dire que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est substantiellement présent dans le Saint Sacrement de l'autel. Si le pragmatisme était la vérité, il faudrait attribuer à tous les énoncés dogmatiques un sens qui n'est pas celui que l'Eglise leur attribue, et ainsi tout l'édifice du dogme s'écroulerait réellement, et d'autant plus sûrement que la catastrophe serait dissimulée par l'écran séduisant d'une fidélité absolue à la lettre du dogme.

Tout cela nous paraissait fort clair, et nous trouvions surprenant que tant de penseurs chrétiens n'aient pas clairement compris combien sont rigoureuses et profondes, éclairantes et secourables, les implications de la foi révélée dans l'ordre des vérités rationnelles. Ce besoin de cohérence logique dans les rapports de la philosophie et de la foi a été plus vivement ressenti par les hommes de notre génération qu'il ne l'avait été par les générations immédiatement antérieures. Dans les premières années du siècle, le modernisme avait poussé l'incohérence à l'extrême : la victoire de l'Eglise sur le modernisme, due à l'indomptable énergie de Pie X, était la défaite du système de la *double vérité*.

Comme beaucoup d'étudiants catholiques, je suivais à la fois les cours de l'Institut Catholique et ceux de la Sorbonne. Certains de mes camarades appartenaient exclusivement à l'enseignement dit universitaire, d'autres à l'enseignement dit scolastique. Leurs expériences s'ajoutant aux miennes, je vis assez rapidement s'établir le tableau des possibilités ouvertes à un philosophe catholique. Certains de nos devanciers s'étaient engagés dans la voie de ce qu'il me faut bien appeler, en suppliant le lecteur de n'attacher à ce terme aucune connotation défavorable, le conformisme universitaire;¹ d'autres étaient bergsoniens, d'autres Blondéliens; d'autres se déclaraient thomistes.

Ce que nous appelons *conformisme universitaire* se caractérise surtout par un cadre psychologique et par un ensemble de postulats méthodologiques; le contenu doctrinal ne vient qu'en second lieu. Il n'y a pas, il ne peut y avoir

(1) En France on appelle couramment *L'Université*, bien que ce ne soit plus une désignation officielle, le corps professoral des facultés et écoles secondaires d'Etat.

de doctrine officielle dans l'enseignement public de la philosophie tel qu'il est organisé par la législation française; mais cet enseignement s'accompagne d'un ensemble de conventions concernant les auteurs à lire et à ne pas lire, les périodiques à consulter et à ne pas consulter, les questions à poser et à ne pas poser, le vocabulaire à employer ou à proscrire, tout le style, enfin, de la recherche, de la pensée et de l'expression. Les exigences du concours d'agrégation² contribuent, plus que tout autre facteur, à maintenir et à durcir ce système de conventions. On ne peut classer que des productions relativement homogènes. On ne peut classer des copies que si les auteurs de ces copies ont à peu près le même genre de formation, ont lu à peu près les mêmes auteurs, considèrent les problèmes à peu près sous le même angle et emploient à peu près la même terminologie. Il faut donc, pour entrer dans les règles du jeu, établir son programme d'études d'après les tables des matières de la *Revue de Métaphysique et de morale*,³ et adopter comme hypothèses de travail une bonne partie des présupposés qui sont traditionnels dans le rationalisme français. Tel est le parti qu'ont pris plusieurs de mes camarades, acceptant résolument de poursuivre leur tâche de philosophe dans les « cadres de réflexion » établis par un ensemble d'influences philosophiques qui n'avaient, pour la plupart, rien de chrétien. Ils avaient derrière eux l'exemple de Lachelier et de Delbos.

Ces jeunes catholiques fidèles aux voies de recherche en honneur dans l'Université se sont surtout consacrés à l'histoire de la philosophie, et plusieurs d'entre eux ont produit, dans ce domaine, des œuvres fort remarquables. Esprits consciencieux jusqu'au scrupule, ils se sont montrés, en général, assez peu enclins à faire connaître leur pensée personnelle sur les problèmes de la philosophie. Non qu'ils fussent indifférents aux questions de doctrine, mais ils aimaient à se dire que leurs positions doctrinales seraient d'au-

(2) L'agrégation dont nous parlons est un concours pour le recrutement du personnel des écoles secondaires d'Etat.

(3) Sur le groupe philosophique dont la *Revue de Métaphysique et de Morale* était l'organe, cf. C. BOUGLÉ, *Les maîtres de la philosophie universitaire en France*, Paris, 1938.

tant plus solidement établies qu'elles auraient été préparées par une enquête historique plus longue et plus modeste. Qu'il me soit permis de citer ici le nom de Georges Desgrippes. Mort à l'âge de trente-deux ans, Desgrippes représente dans nos mémoires le héros de toute une famille d'âmes (dire une famille d'esprits ne serait pas assez dire). Sa formation avait été toute universitaire, il connaissait à fond la *Revue de Métaphysique et de Morale*, Descartes, Hamelin et Brunschvicg. Il aimait les lettres et les sciences presque autant que la philosophie. Il n'était pas pressé de conclure, et quand il me vit, de très bonne heure, m'attacher résolument au thomisme, il ne parut éprouver aucune tentation d'imiter mon attitude, encore qu'il n'élevât contre elle aucune objection. Pendant les huit années de son enseignement au Prytanée militaire de La Flèche, nous vîmes son esprit grandir dans la vérité. Quelques jours après la publication de son premier livre (juin 1935),⁴ Georges Desgrippes mourait dans une paix extraordinaire. Jamais homme ne fut plus ardemment disputé à la mort, ni plus tendrement pleuré. Représentant de la culture universitaire en ce qu'elle a de meilleur, jeune lumière de l'Université française, Georges Desgrippes, quand il sut qu'il allait mourir, dit simplement : « Je suis chrétien. »

A l'époque où nous étions de jeunes étudiants, M. Bergson avait cessé d'enseigner depuis plusieurs années. Ses récentes publications, *L'énergie spirituelle*, simple recueil d'articles, *Durée et Simultanéité*, étude d'un accès difficile, n'avaient pas suffi à rompre l'impression de silence qui devait prendre fin en 1932 avec *Les deux Sources de la Morale et de la Religion*. Parmi les grands disciples de M. Bergson, Péguy et Lotte étaient morts à la guerre; Sorel, au désespoir depuis 1914, allait mourir (1922); Edouard Berth, plus solitaire que jamais, n'avait que peu de lecteurs. Restait M. Edouard Le Roy, qui occupait avec éclat, au Collège de France, la chaire laissée vide par la retraite de Bergson. Tout le monde avait lu son éblouissant exposé du bergsonisme, *Une philosophie nouvelle*. C'était une lecture sin-

(4) *Etudes sur Pascal. De l'automatisme à la foi*, Paris, 1935.

gulièrement engageante. Cependant il ne semble pas qu'aucun d'entre nous soit devenu un bergsonien, au plein sens où l'avaient été Lotte et Péguy. Parlons franc : l'Eglise avait signifié sa volonté d'arrêter la diffusion des idées bergsoniennes parmi les catholiques ; elle s'était, semblait-il, définitivement opposée au projet d'une théologie nouvelle, où le bergsonisme aurait joué un rôle analogue à celui que l'aristotélisme avait joué dans l'élaboration de la synthèse thomiste. Le fait que M. Le Roy était le seul représentant en vue du bergsonisme parmi les catholiques nous portait à accentuer notre réserve : c'est que M. Le Roy, dans son interprétation du bergsonisme, avait abouti à des affirmations idéalistes ; pis que cela, certains de ses écrits exprimaient un pragmatisme caractérisé.

Et pourtant, l'influence de Bergson sur les catholiques de notre génération aura été immense. En bien des cas, les voies qu'elle a suivies ont été indirectes. En gros, et pour ne retenir que l'aspect le plus frappant du phénomène historique que nous avons en vue, l'influence bergsonienne sur le monde catholique s'est surtout exercée par l'intermédiaire de Péguy.

Grande et singulière aventure ! Pour se rendre compte de ce que nous devons à Péguy, il faut descendre dans quelques petites villes de province, gagner un de ces centres obscurs de la vraie vie française, et, la bonne fortune aidant, surprendre dans leur tâche quotidienne ceux qui sont le levain des régénérations profondes. Ils forment un petit groupe de bons camarades toujours prêts à l'entr'aide, mais tout aussi prêts à se porter à l'aide de toute souffrance, de toute justice et de toute création. Il y a parmi eux des professeurs, et ceux-ci sont abonnés au *Bulletin Joseph Lotte* ; l'aumônier de la J. O. C. est des leurs ; ils sont membres des *Equipes Sociales* et là, dans la fréquentation des travailleurs, ils ont appris à méditer sur la signification de la vie laborieuse.⁵ Ils aiment l'action, avec une préférence pour l'action improvisée dans l'enthousiasme. Mais leur

(5) Le lecteur comprendra que je répugne à mettre au passé ces remarques qui portent sur le temps où la France était libre.

goût de l'action et de l'improvisation ne s'accompagne d'aucune défiance à l'égard de la pensée, et ils réservent un merveilleux accueil à l'homme de science qui passe au milieu d'eux, pourvu qu'ils reconnaissent en lui les signes de la vie, — pourvu que cet homme de science leur paraisse capable de mettre son savoir au service d'une juste cause. Ils chérissent le passé, les vieilles églises et les vieilles rues, les anciennes formes de la vie artisanale et paysanne (il y a toujours parmi eux un professeur de lettres classiques qui prend ses thèmes latins fort au sérieux). Pourtant on les accuse d'être révolutionnaires, car ils se montrent très critiques et mécontents. Ils sont mécontents sans amertume, et c'est pourquoi, en fin de compte, tout le monde les aime. Ils sont mécontents du *bon journal* qui si souvent outrage la justice et répand le mensonge par crainte de déconcerter ses lecteurs et de les déranger dans leurs habitudes. Ils sont *la terreur des bien pensants*. Ils sont mécontents du *bon parti* et refusent d'identifier les habitudes du temps de Louis-Philippe avec la Loi et les Prophètes. Ils détestent la petite morale que les petits groupes secrètent comme une croûte protectrice pour s'abriter des risques de la pensée et de l'action. En tout et partout, ils préfèrent le *vital* au *décoratif*, et si je leur connais un défaut, c'est de méconnaître parfois l'importance du *décoratif*. Les œuvres de Péguy figurent dans leur bibliothèque, à côté de celles de Léon Bloy et de Claudel. Les pages célèbres de Péguy habitent leurs mémoires, des citations de Péguy paraissent dans leurs conversations.

Et maintenant relisez la *Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne* où il est fort peu question de Descartes et beaucoup de Bergson. Il n'est peut-être pas de texte qui jette une lumière plus vive sur l'histoire intellectuelle et spirituelle de la nation française depuis vingt ans. Les thèmes péguistes dont se sont nourris ces vaillants camarades sont directement apparentés aux grands thèmes bergsoniens. Pourtant les choses ne sont pas simples et il n'est pas aisé de préciser la nature de cette parenté. On peut dire que les idées bergsoniennes, en passant du cadre technique de *Matière et Mémoire* et de l'E-

volution Créatrice au climat de la prose péguiste, folle de liberté et de géniale fantaisie, se sont affranchies à quelque degré du déterminisme de leur pente systématique. C'est sans doute juste et vrai, mais il semble qu'une approche meilleure soit possible. Il faudrait reprendre la distinction du bergsonisme comme système, comme œuvre, comme fait d'histoire de la philosophie, et du bergsonisme comme intention, inspiration, intuition.⁶ Le système est toujours inadéquat à l'intuition, l'œuvre est toujours au-dessous de l'inspiration, la réalisation au-dessous de l'intuition. En passant par la grande âme de Péguy, le bergsonisme s'est grossi d'un surcroît d'inspiration, d'intention, d'intuition, et du même coup le système, soumis, une seconde fois à l'épreuve purifiante du génie et de la magnanimité, a vu décroître l'efficacité de ses erreurs.

La situation du blondélisme, en ces premières années de l'après-guerre, se présente avant tout comme un phénomène d'influence diffuse. Le grand livre de M. Blondel, *L'Action*, avait été publié en 1893 ; tôt épuisé, il ne devait être réédité que quarante ans plus tard. Introuvable sur le marché, absent de beaucoup de grandes bibliothèques d'où il avait été volé, ce livre n'était lu que par peu de personnes et sa fascination s'exerçait dans une atmosphère d'émotion mystérieuse. Les jeunes ne le connaissaient guère qu'à travers le témoignage d'un groupe d'ainés, mais ce témoignage avait un étrange pouvoir d'attraction. Il s'agissait d'un ensemble d'attitudes en face des problèmes de la vie religieuse, de la culture, de l'action sociale et politique. Il arrive qu'une grande philosophie reste l'affaire d'un groupe de spécialistes : mais la pensée blondélienne, débordant de beaucoup les cadres des disciplines philosophiques, se révélait capable d'assumer un rôle d'inspiration et de coordination dans les champs les plus variés de la pensée théorique et pratique.

M. Paul Archambault nous apprend que M. Blondel a toujours observé, à l'égard du *Sillon*, une attitude réservée.

(6) Cette distinction a été faite par Maritain dès ses premières études sur Bergson, il y a près de trente ans.

Quoi qu'il en soit, ce sont les vétérans du Sillon et leurs jeunes disciples qui ont maintenu en vigueur l'esprit du blondélisme pendant le grand silence de M. Blondel. C'était l'époque où *l'intelligence* cédait à l'étrange tentation de s'organiser en parti, tandis qu'un parti manifestait la prétention de représenter l'intelligence.⁷ Mais pour organiser l'intelligence en parti il fallait consentir à d'importantes simplifications. Il fallait avant tout associer, confondre, compromettre l'une avec l'autre la doctrine politique qui était celle du parti et la philosophie où le parti avait cru trouver le fondement métaphysique de ses constructions politiques. Vers 1922, 1923, 1924, le mouvement thomiste était profondément compromis avec l'*Action Française* et un philosophe thomiste qui se montrait réfractaire à la politique d'*Action Française* était considéré, par la majorité des thomistes, comme un original digne de commisération. L'association déjà ancienne de la démocratie chrétienne avec la philosophie blondélienne s'en trouvait renforcée. A l'époque où les écrivains royalistes, parvenus à l'apogée de leur influence, figuraient à l'avant-garde de ceux qui préconisaient le retour à saint Thomas, le petit groupe de la *Nouvelle Journée*,⁸ laborieux et peu bruyant, attirait la sympathie des démocrates et des catholiques sociaux. La compromission du mouvement thomiste avec l'*Action française* avait réussi à créer chez nombre d'esprits la persuasion que la philosophie intellectualiste conduisait à condamner la démocratie dans les termes mêmes où l'avait fait Maurras. Ceux qui entendaient éviter ces folles conséquences se ralliaient volontiers à l'esprit des auteurs du *Procès de l'intelligence*.⁹

Il s'agissait, en vérité, d'un esprit plutôt que d'une doctrine systématisée. Quoi qu'il en fût exactement des positions de M. Blondel, le blondélisme diffus, tel que nous

(7) On appelait couramment l'*Action Française*, avec ou sans ironie, le parti de *l'intelligence*.

(8) *La Nouvelle Journée* : d'abord une revue, puis une série de volumes (*Les Cahiers de la Nouvelle Journée*) paraissant sans périodicité régulière.

(9) Ouvrage collectif publié en 1921 par Maurice Blondel et ses amis Paul Archambault, Maurice Brillant, Louis Ruy, Paul Gemahling.

l'avons connu, se caractérisait par un ensemble de tendances et de défiances. En premier lieu figurait une défiance générale à l'égard du fonctionnement analytique de l'intelligence, à l'égard des distinctions et dissociations que la pensée opère toutes les fois qu'elle veut s'exprimer en concepts aux contours nets et en définitions précises; pareil usage de l'intelligence, déclaré légitime en mathématiques et dans les sciences de la nature inorganique, était jugé meurtrier dès qu'il s'agissait des domaines autrement mystérieux de la vie, de l'esprit, de la morale, de la religion et de la société. A l'adresse de l'intellectualisme thomiste et de l'intellectualisme cartésien, qu'il ne distinguait pas assez clairement, le blondélien aurait volontiers prononcé le mot sarcastique de Méphistophélès « *Fehlt, leider, nur, das geistige Band!* » Il ne manque, hélas, que le lien spirituel ! » La raison analytique lui paraissait détruire le lien spirituel des choses et substituer des constructions de l'esprit, largement arbitraires et surtout désincarnées et sans charme, aux totalités vivantes qui habitent le monde réel. Comment donc rétablir le lien spirituel des totalités réelles, sinon par l'amour qui se porte sur le concret, l'existant, l'historique ? D'où la tendance à introduire l'intuition émotionnelle dans la structure même de la contemplation philosophique et à proclamer l'insuffisance radicale, du point de vue même de la connaissance du vrai, d'une contemplation qui prétend ne dépendre que de principes rationnels. En matière politique, sociale et culturelle, signalons un sens très vif de l'irréversibilité de l'histoire, avec un préjugé favorable pour les créations des sociétés modernes, une vive répugnance à se laisser duper par les apologistes du passé. En matière religieuse, le blondélien donne une attention particulière aux aspirations de la nature vers l'univers de grâce qui la dépasse; sur le plan apostolique, il se montre empressé à déceler les moindres rudiments d'amour chrétien, à entretenir la mèche qui fume encore, et se fait le chercheur infatigable des adorateurs du *dieu inconnu*.

(à suivre)

YVES R. SIMON

(Tous droits réservés)

LA TROISIÈME PHASE DE LA GUERRE

La guerre entre dans sa troisième phase. La première, octobre 1939 à juin 1940, s'encadre entre deux triomphes militaires pour l'Allemagne, la campagne de Pologne et celle de France; les plans de Hitler s'accomplissent sur toute la ligne, même pendant la trêve dont il a besoin et que ses ennemis, au lieu d'en profiter, baptisent en riant « cette drôle de guerre ». La deuxième phase s'encadre entre deux échecs allemands : avortement de l'invasion sur l'Angleterre, défaite en Russie; le premier oblige Hitler à modifier ses projets, et, pour soutenir la lutte contre l'Empire des mers, à s'assurer toutes les ressources du continent; au printemps, il fonce droit devant lui, à travers les Balkans, avec une rapidité prodigieuse, sans même prendre le soin de réduire les montagnes que contourne son armée; il s'empare de la Crète; et puis, sans que l'on voie bien pourquoi — parce que les Alliés ont occupé la Syrie, que l'Iraq est parti trop tôt, que peut-être Staline l'inquiète — brusquement il interrompt le mouvement de tenailles qu'il esquissait vers Suez, et se rue en direction de Moscou. Il n'y parviendra pas : au total, à trois reprises, il a manqué le but; et il n'a pas davantage façonné un bloc européen complet ni cohérent.

Il lui reste à changer de stratégie, pour la seconde fois : avant que la Grande-Bretagne, rattrapant enfin son retard, n'ait constitué une force offensive, avant que l'aide américaine n'ait fait pencher irrémédiablement la balance, il essaiera de frapper les démocraties colonisatrices dans leurs réservoirs de matières premières et dans leurs communications. Le Japon, son allié, va passer à la belligérance. Il

peut faire peser sur l'Ouest du Pacifique toute la masse d'une grande puissance, alors que les Occidentaux n'y disposent que de garnisons lointaines, clairsemées, réduites au strict nécessaire; sa flotte les empêchera de secourir Hong Kong ou Manille; il leur ôtera leur caoutchouc, et saisira les puits de pétrole sans lesquels ses avions ou ses tanks mourraient d'inanition. Si l'ennemi, devant cette nouvelle menace, perd son sang froid, si pour la conjurer il commet la faute d'affaiblir les fronts principaux, un assaut général suivra probablement, sans lui laisser le temps de se ressaisir.

Telles sont les perspectives dans lesquelles les conflits d'Orient et d'Occident ont fusionné. D'un côté, l'Allemagne ne se sentait plus capable de gagner la guerre à elle seule. Ses armées reculent lentement, mais elles reculent, en Afrique comme en Russie, elles ne contiennent la poussée qu'au prix d'une tension visible; ses troupes d'élite ont été décimées, il lui reste des réserves considérables mais d'une qualité moindre, moins adaptées au type actuel de combat; tout le continent lui fabrique du matériel, mais elle manque de pétrole : nous atteignons la date où les techniciens soviétiques, au courant de ses besoins, prédisaient qu'elle devrait vivre sur sa production courante et réduire son activité militaire en conséquence. Ajoutons à cela les certitudes du climat russe, les inconnues des maladies et du moral. Ces prochaines semaines nous diront s'il lui devient impossible de monter une offensive même réduite, ou si, en la concentrant sur un point, elle peut encore étonner le monde. — De l'autre côté, le Japon, malgré la guerre de Chine, malgré un blocus trop lent à venir, s'est gardé d'épuiser ses ressources; il compte sur une série de victoires-éclair pour refaire son plein, il sautera d'île en île, d'archipel en archipel; mais, plus il s'étirera, plus il deviendra vulnérable, plus la dispersion, l'éloignement de ses bases lui feront éprouver à son tour les difficultés de ses adversaires. En Chine, il halète, depuis plusieurs années, et n'avance plus dans une province qu'à la condition de reculer ailleurs : sans doute cela tient-il à ses économies en vue d'expéditions plus vastes, à sa comptabilité minutieuse, casier par casier; il peut, comme les Alliés à son égard, faire la part du feu, et se

dire que la destruction de l'ennemi principal abattra forcément les autres; même dans cette entreprise, il doit se limiter, et, forçant au Sud, il ménage la Russie, qu'il sait trop occupée devant Moscou pour l'attaquer. — L'Allemagne a besoin de lui pour retrouver, grâce à sa diversion, la supériorité matérielle en Occident; il s'agit pour lui de réussir vite, d'atteindre des points vitaux avant que des renforts n'aient pu se rassembler contre lui, de s'installer sur des positions d'où personne — même pas ses complices — ne puisse ensuite le déloger facilement.

L'Allemagne le secondera dans toute la mesure de ses forces. Si elle en avait le moyen, l'intervention japonaise aurait donné immédiatement le signal de l'assaut général. Il est probable qu'elle envisageait d'attaquer à la fois Singapour, Suez, Gibraltar, et peut-être Londres, tout en intensifiant la bataille de l'Atlantique. Elle esquissera, tout au moins, des actions partielles, pour peu qu'elle retrouve en un endroit quelconque l'avantage du nombre et de la surprise. Elle maniera, comme dans le passé, l'arme psychologique. Cet amalgame de propagande et de combats représente son innovation la plus redoutable. Il réussit presque toujours chez ceux qui n'en ont pas fait personnellement l'expérience. Dès maintenant Hitler peut se frotter les mains en écoutant les appels de l'Australie ou des Chinois : quelle aubaine, si leur détresse, si compréhensible, obligeait à modifier le plan d'ensemble que dicte la froide raison ! L'exemple de la France, lors de l'armistice, démontre que la chair et le sang et le sol, parlent plus fort que les calculs abstraits, fussent-ils l'évidence : nous sommes devant un cas analogue. — Et les dirigeants alliés n'ont pas tort non plus d'accueillir avec méfiance les bruits de débâcle nazie : la propagande hitlérienne sait tirer parti des échecs eux-mêmes; ceux de Russie sautent aux yeux : bonne affaire pour affoler des peuples comme les Hongrois, qui frissonnent au souvenir de leur Terreur rouge ou comme les Espagnols pour substituer, jusque parmi les Allemands, à un fatalisme apathique l'instinct du péril national; excellent argument pour intervertir l'urgence des problèmes, et faire répéter aux naïfs que désormais il faut craindre Staline plus que

Hitler ; tentation insidieuse pour les paresseux qui regrettent leur mol oreiller... Son triomphe serait d'amener les états-majors à sous-estimer, eux aussi, les armées adverses.

Jusqu'ici, à chaque campagne, l'Allemagne a ouvert un nouveau théâtre d'hostilités par l'invasion d'un pays neutre : il est naturel que les yeux se tournent vers les quelques neutres subsistants. Tout dépend, ici encore, des forces dont elle dispose. Et son choix se restreint. En Amérique latine, elle ne peut guère causer, pour l'instant, au maximum, que des embarras diplomatiques : sa cinquième colonne y peut servir à l'espionnage, à la démoralisation, mais elle ne saurait prétendre à un rôle plus actif qu'au jour où se dessinerait une invasion du continent ; à ce moment, j'imagine fort bien une trainée de poudre propageant des explosions révolutionnaires jusqu'au seuil des États-Unis ; entre temps, les dynamiteurs doivent se terrer, en gardant, si possible, leur poudre sèche. Restent les neutres d'Europe : Turquie, péninsule ibérique, et le gouvernement de Vichy. Le plus exposé semble la Turquie : elle barre la route méridionale du Caucase, celle de Mossoul, celle d'Égypte via la Syrie et la Palestine, mais son armée passe pour bonne, elle a derrière elle celle du général Auchinleck ; M. von Papen s'en tient pour le moment à la cajolerie. Le plus faible semble l'Espagne : on ne voit pas comment elle résisterait à une invasion, elle ni le Portugal ; elle n'en a pas la volonté, les difficultés de transport et de ravitaillement seraient énormes, non insurmontables cependant ; et Gibraltar vaudrait l'effort ; il est vrai que Hitler se priverait de sa dernière fenêtre ouverte sur l'Atlantique, et de ses auxiliaires phalangistes au Nouveau Monde. Quant au gouvernement de Vichy, il joue à cache-cache, et se retranche dans l'inertie : quel appoint pour les Alliés, s'ils pouvaient utiliser son Afrique et sa flotte ! quel désastre, si des Allemands en uniforme occupaient Dakar, ou simplement passaient à Bizerte ! Il suffit de regarder la carte pour comprendre l'embarras des États-Unis. Le départ du général Odic, celui du professeur Basdevant, ont souligné le glissement, et le malaise croissant

des patriotes; les clameurs de la presse parisienne, sous contrôle nazi, attestent en revanche la déception des collaborationnistes à cent pour cent après entrevue Pétain-Goering. Et pourtant les Allemands n'osent torpiller Vichy. C'est qu'ils en ont obtenu des avantages tangibles, — collaboration économique, résistance en Syrie, abandon de l'Indo-Chine, — des faveurs psychologiques surtout : légion anti-bolchéviste, persécution contre la soi-disant « dissidence », antisémitisme, sans compter les facilités qu'offre une apparence de liberté pour les infiltrations doctrinales et la désagrégation des esprits. C'est d'autre part qu'ils ont besoin de Darlan s'ils veulent obtenir un jour la flotte; et Darlan a besoin de Pétain pour gouverner; et le vieux maréchal, s'il n'a pas toujours laissé paraître une intuition très nette du péril hitlérien tel qu'il est, s'accroche cependant à deux ou trois crans d'arrêt où il a placé son honneur. Comme Hitler doit quelquefois enrager de sa longévité !

Le problème français est d'ailleurs pour Hitler un double problème. Dans la France non occupée, neutre malgré elle, il relève de sa propagande chez les neutres; en France occupée, il se rattache à son administration des territoires conquis. Et sur ce dernier point il a totalement échoué. Le caractère destructeur du nazisme se révèle bien là : il réussit à dissocier, à paralyser les institutions régulières, dans ces pays justement qui ne lui veulent pas de mal, non plus qu'à personne, et qui deviennent ses premières victimes; il demeure impuissant à tirer quoi que ce soit des ruines. Où sont même les frontières, dans sa nouvelle Europe ? où, celles de la Croatie ? où, celles de la Roumanie, du côté russe ? De temps en temps, il apparaît une énorme bulle de savon, qui crève. Un vague raté embrigade quelques congénères et s'installe dans un ministère que gardent les baïonnettes allemandes. Ces aigris qui forment la cinquième colonne ont joué un rôle redoutable lors de la grande conspiration. Ils suffisaient comme des termites, à saper les forteresses; ils n'ont pu rebâtir, même des termitières. De sorte que le dernier mot reste à la force brutale. Et malgré la Gestapo, malgré les camps de concentration, malgré

les fusillades, l'Europe tout entière se refuse à collaborer. Les gens paisibles travaillent au ralenti lorsque leurs produits vont à l'ennemi, les excités tirent sur ses soldats, beaucoup de héros renseignent ses adversaires, au péril de leur vie, ou guident les parachutistes de la R. A. F., ou, lorsqu'ils le peuvent, s'évadent pour combattre. A l'Est dans ces massifs yougoslaves qu'il a traversés en toute hâte pour atteindre la Grèce et qui pendant des siècles ont résisté aux Turcs, des guérillas se sont formées, les anciens comitadjis — les Chetniks, dit-on aujourd'hui — ont décroché leur vieux fusil et repris la montagne, des officiers de l'armée régulière les ont organisés; et les dernières semaines nous ont apporté l'étonnante nouvelle d'une campagne bien menée par un général qui dispose d'avions et qui domine plusieurs provinces... Hitler se réserve sans doute de les policer plus tard, s'il gagne; mais cet ajournement démontre lui aussi qu'il a les mains pleines; les révoltes actives ou passives, impuissantes à le vaincre seules, multiplient ses ennuis, immobilisent des garnisons considérables, consacrent le néant de son nouvel ordre en dehors de ce que sa massue peut broyer directement.

Limitée dans sa phase initiale, aux voisins de l'Allemagne, européenne dans la seconde, la guerre est devenue mondiale dans la troisième : elle l'était déjà, de part la nature de l'hitlérisme, de par son absence de scrupules; les neutres ont payé cher de l'avoir méconnu; le feu qui couvait est seulement devenu visible, la préparation mentale a fait place aux coups de canon. Mais, aujourd'hui, le premier incendie s'alimente plus difficilement au milieu des cendres, il lèche sur ses pourtours des murs plus résistants; alors un nouveau foyer s'est allumé, il projette toute une gerbe d'étincelles sur des matières inflammables. Il a l'intensité des feux de paille; il peut être aussi passager. Les pompiers semblent avoir trop négligé d'en protéger certaines structures; ils n'ont pas eu tort, cependant, de croire l'autre plus dangereux. Tous deux vont sans doute brûler quelque temps ensemble : il reste probable que le Nouveau Monde non incombustible certes, mais assez éloigné, a creusé des tranchées suffisantes pour s'en préserver; mais

le risque durera jusqu'à leur extinction. Et comme, en Asie, le foyer est plus frais, comme il y a un Empire de cent millions d'âmes pour l'entretenir, comme les ressorts du nazisme, plus formidables, semblent aussi plus susceptibles de cesser brusquement, cette guerre des paradoxes pourrait bien s'achever un jour, suprême paradoxe par un duel des deux grandes puissances qui y seront entrées en dernier lieu et dont l'une a tout fait pour la fuir, le Japon et les Etats-Unis.

AUGUSTE VIATTE

LE PÉLERINAGE VERS L'ABSOLU

Nous devons une profonde reconnaissance à Raïssa Maritain de nous avoir présenté ses meilleurs amis et de nous avoir admis dans le cercle des intimes, nous permettant ainsi de communier à cette ferveur qui caractérise ceux qui accordent la primauté aux réalités spirituelles. Un tel contact ne peut qu'enrichir ceux qui approchent, et nul doute que "les grandes amitiés"¹ sera un foyer ardent de charité.

Quelques-uns de ces amis nous étaient déjà connus par leurs œuvres. Bergson, Psichari, Bloy, Péguy avaient imprégné une marque durable sur l'esprit d'une génération par leurs écrits qui expriment si sensiblement son état d'âme et qui, par l'absolu de leur pensée, rajeunissent des positions acquises et raffermissent notre volonté de fidélité. Ces écrivains, ils sont rendus vivants par le témoignage amical de celle qui fut ou leur élève ou leur disciple. Jamais ces penseurs ne nous sont apparus aussi familiers, aussi engagés dans une commune aventure. Cette progression continue vers la possession intégrale de la vérité nous retient d'autant plus qu'elle rappelle certaines valeurs qui doivent être maintenues au premier plan malgré la faillite d'un monde désaxé. Parce que le monde des hommes a perdu le respect de l'esprit, il s'est condamné lui-même à la destruction. Des valeurs très justes en elles-mêmes qui s'y étaient attachées, risquent d'être entraînées dans les ruines si un partage n'est pas effectué.

(1) *Les Grandes Amitiés*, par Raïssa Maritain, Editions de la Maison Française Inc., New York, 1941.

La note sombre des premières lignes se comprend lorsque l'on se rappelle que l'auteur a dû s'exiler à deux reprises et se refaire une nouvelle vie parce que les pays qui l'avaient abrité, n'étaient plus accueillants aux idées qu'il estimait essentielles. Ce cri d'angoisse à la vue des horizons tragiques qu'une clairvoyance aiguë lui révèle, est aussi un cri d'espérance. L'après-guerre n'atteindra un point d'équilibre que par l'acceptation des valeurs humaines et divines qui ont soutenu la vie et les recherches des philosophes chrétiens modernes. Leur solution basée sur des principes éternels dissipera l'aveuglement temporaire des hommes et fournira plusieurs éléments constructifs durables.

"6 juillet 1940. Il n'y a plus pour moi d'avenir en ce monde. La vie est achevée pour moi, terminée par la catastrophe qui plonge la France dans le deuil, et le monde avec elle, du moins tout ce qui en France et dans le monde est attaché aux valeurs humaines et divines de l'intelligence libre, de la liberté sage, de l'universelle charité... Nous avons presque perdu l'espérance qui nous soutenait dans nos travaux, dans la souffrance de notre vie : l'espérance que la charité du Christ pouvait pénétrer et transformer ce monde". p. 9.

Cette même désespérance devant l'écroulement de la France a frappé durement ceux qui avaient aperçu par delà la structure politique corrompue, une orientation nouvelle qui commençait d'imprégner la vie française, et ceux qui avaient placé avec raison leur espoir en cette génération montante qui s'était donné comme mission d'établir un ordre chrétien en France.

Le chrétien est lié à des attaches terrestres très mêlées et très lourdes, et souvent ce poids de la terre qu'il croyait pouvoir soulever, l'écrase. C'est ce qui fait le tragique de sa position. Mais la grâce du Christ qui travaille avec lui, l'assure de la nécessité et de la fécondité de ses efforts. Le témoignage même de madame Maritain et le rayonnement de son action prouvent que la partie n'est pas perdue et vaut la peine d'être continuée sans faiblesse. Son livre par le ton familier et sincère sera un stimulant qui fera oublier

la dureté des contingences et encouragera la collaboration à l'établissement du règne du Seigneur.

L'évocation des années d'enfance vécues en son pays natal, la Russie, années durant lesquelles les divers instants de la vie étaient enveloppés dans le mysticisme de la communauté juive, déborde de traits simples et touchants. Cette charité patriarcale, nous l'avons connue lors de notre route en Palestine dans des bourgs très pauvres où l'hôte s'empresse auprès du voyageur et lui offre ce qu'il possède de meilleur. Je pense à cet instituteur qui insista pour nous guider sur la bonne route malgré le dérangement qu'un tel geste lui occasionnait. Cette marque de courtoisie faisait partie de ses devoirs et s'il ne l'avait pas donnée, il aurait cru avoir failli à ses obligations.

La description des jeux d'enfants et de cet univers créé par l'imagination enfantine duquel était bannie l'idée même du mal, est charmante et paraît bien éloignée des jeux des philosophes et des savants qui devaient bientôt devenir ceux de Raïssa Oumançoff. Le monde merveilleux suggéré par les récits de la Bible que lui lisait son grand-père, a plongé ses premières années dans une atmosphère de poésie; de même que la prise de contact avec la nature riche en fleurs et en fruits a apporté un élément de fraîcheur qui devait toujours subsister dans son imagination. Ces moments ont dû inspirer la jeunesse des pages qu'elle a écrites sur *l'Ange de l'Ecole* à l'intention des enfants.

Très tôt se fit sentir en elle le désir instinctif de connaître, désir qui devait la soutenir dans ses recherches intellectuelles. Le respect qu'elle accorda dès ses premières années d'école à ceux qui savent, lui aura dicté sa rigueur en face de la connaissance incomplète.

L'insécurité et la menace continuelle des pogroms anti-sémites menés sous le signe de la Croix décidèrent la famille à émigrer. L'intention première du père de famille avait été de s'établir à New-York : le hasard d'une rencontre les conduisit en France. Qu'aurait été la destinée de l'auteur si une telle décision s'était réalisée. D'autre part, par un étrange retour des choses, les Maritain habitent maintenant

New-York. Il était donc marqué qu'ils apporteraient à l'Amérique le message chrétien.

Paris. L'émotion de percer le mystère d'une immense ville repliée sur elle-même; le mutisme imposé par un langage inconnu; la triste sensation d'isolement; la lente adaptation à une nouvelle conception de vie et la longue intégration dans les coutumes d'une patrie d'adoption; tous ces sentiments sont rendus sensibles par le réalisme du récit. Peu à peu ces paysages prennent un visage familier, ces habitudes de vie deviennent siennes, et la France sera bientôt sa vraie Patrie.

Paris. C'est aussi la capitale du savoir, la découverte de l'explication du monde, la connaissance de l'être. Il s'explique l'attachement passionné de Raïssa Maritain pour cette ville dans laquelle se sont écoulées les années décisives de sa vie et qui, en lui révélant certaines valeurs, a donné une raison d'être à son existence.

Quelques observations sur le processus par lequel son esprit a assimilé le français, possèdent un intérêt pratique pour nous et méritent d'être relevées.

«...Comment donc s'établit le contact du connu à l'inconnu? Dans quelles régions profondes habitent les identités du langage? Comment une langue étrangère s'apprend-elle par un enfant? Mon expérience personnelle me porte à croire que ce n'est pas seulement par l'adjonction d'une connaissance particulière à une connaissance particulière; ce n'est pas seulement une question de vocabulaire et de mémoire; l'intelligence n'accomplit pas un travail de marqueterie (c'est ainsi, hélas, que j'apprends l'anglais aujourd'hui) non, elle reçoit communication d'une forme spécifique en laquelle toutes les particularités de la langue sont enfermées, comme toutes celles d'un chêne dans le gland. A partir de là on ne se trouve plus à proprement parler devant une langue étrangère, on apprend «sa propre langue» dont on a reçu le don comme un don poétique» p. 38. L'intuition du génie de la langue prime donc dans l'esprit la connaissance du vocabulaire et de la syntaxe. L'assimilation du caractère de la langue est indispensable pour effacer la sensation de l'étranger.

Avec beaucoup d'humour nous est racontée une anecdote amusante du temps de l'école : la petite élève était chargée, durant l'absence de la maîtresse, de maintenir la discipline. Les élèves en profitèrent pour faire chahut. Alors, consciente de l'importance de la responsabilité qui lui était confiée, elle inscrivit sur le tableau noir les noms de toutes les élèves dans la colonne des « dissipées » et le sien seul dans celle des « sages ».

Dans un bonheur relatif s'écoulaient les années. Les parents, malgré des ressources modiques, ne négligeaient rien pour assurer l'instruction de leurs enfants. Avec les connaissances nouvelles se posa la question primordiale. « Bientôt une autre cause de malaise moral se précisa : vers l'âge de quatorze ans je commençai à me poser des questions au sujet de Dieu. » p. 47

Voilà la note dominante de cet ouvrage : la marche d'une âme à la recherche de la certitude, le conflit crucial d'un esprit aux prises d'une part avec la science qui demande, avant de se soumettre, le contrôle de toutes les affirmations, et d'autre part avec la lumière divine qui éclaire d'une telle clarté qu'elle renverse les plus puissants. Le conformisme qui obnubile l'esprit et le bourgeoisisme qui commande une mesure raisonnable dans les positions spirituelles, nous empêchent de réaliser la détresse qu'une possession partielle de la vérité peut causer dans certaines âmes totales. Les chocs trop violents à notre foi sont à éviter, et aussi sommes-nous très loin du désespoir qui suggère le suicide comme unique façon de s'affirmer.

Les années à la Sorbonne furent des années tournantes. La jeunesse se dresse en face du monde, l'âme angoissée par l'énigme, et réclame une explication. Qu'avaient à offrir les maîtres de la Sorbonne pour calmer cette soif de certitude, quelle doctrine proposaient-ils à ces esprits avides de connaître ? Un univers étroit, matérialiste, fermé à tout concept qui dépasse la vérification. Leur pensée « affranchie » de la métaphysique transpirait la tristesse et laissait un vide désespérant dans l'âme.

C'est à cette époque que se nouèrent « les grandes amitiés ». La rencontre d'un jeune étudiant, Jacques Ma-

ritain, « le plus grand de mes amis », allait apporter un soutien précieux qui facilitera la recherche d'une solution véridique en absolue confiance. Bientôt se confondit leur marche vers la vérité.

Il y a aussi Psichari et Péguy. Psichari qui trainait le lourd héritage de la gloire de son grand-père, Ernest Renan, et qui ne parvint à trouver la vraie liberté que dans la soumission à la discipline rigide de l'armée. Péguy qui a su exprimer en mots magnifiques le fonds chrétien de l'âme française avec une insistance qui arrache la dernière résistance. Sa vie fut une lutte héroïque pour la mystique, c'est-à-dire pour les prérogatives de l'esprit auxquelles il sacrifia les succès matériels et même des amis très chers. « A vrai dire le conflit entre la Boutique de Péguy et la Sorbonne a été un des plus importants événements spirituels de la France avant la première guerre mondiale » p. 90. Il aura certainement contribué pour beaucoup à cette prise de conscience que le charnel n'atteint son plein rendement que par l'insertion du spirituel.

Ce livre renferme une magnifique leçon d'amitié chrétienne. Avec quel respect reconnaissant, l'auteur parle de ses premiers maîtres qui lui ont enseigné les éléments de la philosophie et de ces savants qui ont habitué son esprit à une stricte discipline. Si par un manque de vision, ces chercheurs n'ont pas accédé ici-bas à la vérité complète, leur désintéressement et leur humilité dans l'erreur commandent l'admiration.

Malgré la diversion occasionnée par les activités intellectuelles s'élargissait sans cesse le trou noir du désespoir. La science ne révélait pas à ces deux êtres l'unique vérité capable de satisfaire les aspirations les plus élevées de leurs âmes ; les enseignements des philosophes n'avaient aucun sens de certitude puisque la raison ne pouvait en établir la réalité. Une logique impitoyable proposait comme unique alternative : le suicide. Pour ces jeunes universitaires, à la connaissance du réel était liée l'existence. A quoi bon vivre si l'accès au vrai nous est refusé. Ce n'était pas un jeu intellectuel, mais une question de vie ou de mort dans laquelle entraînait l'allé-

gresse de la perspective de l'affirmation ou la tristesse de la négation.

« C'est alors que la pitié de Dieu nous fit trouver Henri Bergson. »

Quel témoignage compréhensif sur l'influence merveilleuse du grand philosophe dont le rôle aura justement été de préparer les esprits à saisir la vision divine en les libérant du relativisme mortel et en redonnant à la métaphysique sa juste place. Une synthèse des idées maîtresses qui devaient révolutionner les systèmes officiels nous est présentée et nous fait comprendre l'enthousiasme qu'une doctrine aussi vivifiante suscitait dans des cœurs jeunes.

Pour apprécier la portée de la philosophie de Bergson, il faut la situer dans l'époque où elle s'est édifiée et éviter de la juger avec un esprit prévenu par la rigueur et l'ampleur du système thomiste. La pensée bergsonnienne dégage une sympathie fascinante qui lui prépare un accueil enthousiaste de réceptivité auprès d'une génération déçue, mais décidée à jouer sa dernière espérance. Ce n'est pas tellement la hardiesse des idées qui retient l'attention que l'accord authentique qui s'établit dans l'esprit d'une époque nourrie du doute scientifique.

Conscient que le besoin du siècle était la possession de la certitude, Bergson s'est attaché au problème de la connaissance. Comment posséder la paix intérieure si l'homme par ses facultés spirituelles est incapable de s'assurer de la réalité des choses qui l'entourent et des idées qui le font agir. Il a donc soumis les différents modes de connaissance à une critique serrée et établie rigoureusement la puissance à atteindre le vrai. Sa réserve à l'égard de l'intelligence comme faculté spirituelle d'appréhension du réel n'est pas sans créer un malaise très vif. Sans doute l'instinct corrige-t-il les déviations de l'intelligence empêchée par des préoccupations utilitaires (voir pour agir) de saisir l'essence même des objets. L'intuition qui « prolonge, développe et transpose en réflexion ce qui reste d'instinct chez l'homme » présuppose une sympathie telle avec l'objet appréhendé que nous nous confondons en quelque sorte avec lui. Par

la perception intuitive qui transcende les concepts, nous parvenons à atteindre l'Absolu.

L'idée dynamique de la doctrine de Bergson fut celle de la durée. Cette théorie l'amena à étudier la vie de la conscience. « Revenant par l'introspection sur la vie de la conscience, Bergson saisit en elle une réalité inconnue, qualitative, étrangère — il n'a pas dit : à l'être, et cela est très important pour l'interprétation et les conséquences éloignées de sa doctrine, — mais à l'espace, et au temps spatialisé de la physique. » p.126.

Par ces découvertes, il a dégagé la philosophie de l'ornière dans laquelle la retenait un système simpliste et pseudo-scientifique qui résumait toute notion « au nombre et à l'espace, aux qualités mesurables, superposables et réversibles selon l'extériorité et l'homogénéité des relations physico-mathématiques. » p. 127. Cette proposition implique en soi un principe qui dépasse la matière.

Et l'âme parce qu'elle peut s'engager complètement dans un de ses actes qu'elle a choisis volontairement et en connaissance de cause, est douée de la liberté. Madame Maritain fait remarquer la compatibilité entre la doctrine psychologique de la liberté telle que dégagée par Bergson et les conclusions métaphysiques d'Aristote et de saint Thomas.

Les deux philosophies affirment la liberté comme caractéristique de la personnalité, admettent des degrés dans la liberté et reconnaissent la rareté des actes vraiment libres, c'est-à-dire des actes qui émanent de notre personnalité tout entière.

Bergson apparaît comme un connaisseur averti de l'âme humaine. Si son anti-intellectualisme le rend défiant de l'intelligence, et par cela affaiblit son système, il a, en établissant avec la rigueur d'un savant la certitude de la vérité et la liberté de la personne, porté un coup mortel au mécanisme et permis ainsi la libération de la pensée. La vie devenait alors acceptable pour ceux qui croient en l'esprit.

La noblesse de sa doctrine rapprochait Bergson du catholicisme à mesure qu'elle s'approfondissait; certains mots ainsi que divers témoignages de personnes qui l'ont connu

intimement, permettent de croire que la lumière de la foi ne lui a pas été refusée.

L'itinéraire religieux de ces deux inquiets est caractéristique. Le point de départ fut une libération intellectuelle, mais pour en atteindre le sommet, il fallut se laisser travailler par une force toute simple, sans prétention, dépouillée de l'orgueil de l'intelligence, mais brûlante de la charité intense du Christ. La foi est un don gratuit. Il semble que pour mériter un tel don, l'homme doive redevenir comme un petit enfant, réceptif au plus léger souffle de l'Esprit-Saint.

L'instrument décisif de la conversion de Raïssa et de Jacques Maritain fut Léon Bloy. La grâce accomplit des détours imprévus pour arriver à ses fins. Que deux êtres aussi respectueux de l'intelligence se confient à ce pauvre en esprit, qu'assoiffés de justice, ils acceptent le témoignage du pamphlétaire souvent injuste et violent jusque dans sa charité, c'est qu'ils ont découvert chez le Pèlerin de l'Absolu une foi vivante dont la pureté dépasse les expressions injurieuses contenues dans quelques-uns de ses écrits, et une noblesse de vie qui témoigne d'une façon éclatante de son amour du Christ crucifié. Ces traits suffisent pour classer Bloy parmi les esprits qui déterminent une époque.

Raïssa Maritain, ayant saisi la vraie figure de Bloy et aperçu sous le visage souffrant du Pauvre un puissant amour et une tendre bonté, relève avec délicatesse certaines exagérations de l'écrivain dont la sincérité l'emportait quelquefois sur la vérité. Etant une extériorisation des aspects les plus absolus du catholicisme, son impatience devant l'embourgeoisement et le conformisme s'explique. C'est la révolte du prophète vengeur qui se dresse contre la tiédeur des humains. Dans ses condamnations, il n'y a rien de la haine ou du dépit, car comment Bloy aurait-il pu envier le sort des jouisseurs alors que sa misère même la plus noire le rapprochait singulièrement du Crucifié ? Les coups qu'il portait ont frappé des justes, mais sa sévérité envers lui-même fait oublier ces blessures. Ses pages transpirent une foi ardente, et il n'existe pas entre l'homme et son message un état de mensonge. La doctrine de pauvreté et d'ascé-

tisme qu'il propose, rayonne la joie de celui qui possède la paix du Seigneur.

« J'ai 59 ans dans un mois et je cherche encore mon pain, c'est vrai ; mais j'ai tout de même secouru et consolé des âmes et cela me fait un paradis dans le cœur. » p. 167.

Ce critère d'appréciation est inconnu de nos jours où la valeur d'un homme se juge par ses succès matériels. Bloy avec la simplicité du chrétien du Moyen Age remet en première place le salut des âmes. La différence entre lui et ce qu'on est convenu d'appeler, à notre époque, un chrétien, c'est qu'il croit à la communion spirituelle. L'accueil amical qu'il réserve aux deux timides visiteurs qui viennent chercher la consolation auprès de lui, exprime son unique désir : attirer les âmes vers Dieu et s'effacer ensuite devant l'action divine. Le remous spirituel que sa pensée a provoqué, trouve sa cause dans cette attitude d'humilité.

Les pages qu'il a écrites sur les Juifs, sont inspirées et méritent d'être méditées par les chrétiens de 1942, qui en retireront un profit inappréciable. Les souffrances, la destinée mystérieuse du peuple élu et déicide, qui a subsisté à la destruction de tant de nations, sont exposées en des mots virulent et avec des accents prophétiques. Sous des apparences souvent révoltantes, il aperçoit la terrible mission accomplie par les fils d'Israël, mission qui porte un témoignage constant. C'est pourquoi il écrit ces mots si durs à l'adresse de ceux qui se font les juges du peuple juif : « L'antisémitisme, chose toute moderne, est le soufflet le plus horrible que notre Seigneur ait reçu dans sa Passion qui dure toujours, c'est le plus sanglant et le plus impardonnable parce qu'il le reçoit sur la Face de sa Mère et de la main des chrétiens ». p. 184. Cette parenté spirituelle avec les Juifs a été affirmée d'une façon solennelle par S. S. Pie XI.

La rencontre avec un apôtre authentique allait préciser le sens de leur recherche et faire s'évanouir maintes objections. Était-il nécessaire de renoncer à l'intelligence pour se faire chrétien ; la médiocrité de certains catholiques officiels était-elle un signe de la mentalité de l'Eglise en face des problèmes sociaux ? Heureusement l'amitié de Léon

Bloy ne fit jamais défaut et rendit plus facile l'approche vers l'adhésion définitive en maintenant devant leur esprit le vrai visage du catholicisme : la sainteté.

Deux nouveaux amis se joignirent au groupe : Rouault et Termier. Il fallait qu'il y eût une puissance singulière chez Bloy pour qu'un peintre aussi grand que Rouault ne se révoltât pas contre les jugements élémentaires que l'écrivain portait sur ses tableaux. Rouault apprit-il au contact de Bloy que l'Absolu n'est pas une forme d'art, si pure et si parfaite soit-elle, mais qu'il transcende toute manifestation artistique. En rapportant cette incompréhension du grand écrivain à l'égard de la peinture moderne, Raïssa Maritain pose le problème qui se dresse devant l'artiste, celui d'un moyen d'expression nouveau qui ne trahisse pas le sens de sa création artistique.

Une décision s'impose. L'amour divin ne tolère aucun partage, il exige un abandon complet de la personnalité pour ensuite la faire fructifier avec une vigueur auparavant insoupçonnée.

Le 11 juin 1906, en l'église Saint-Jean l'Évangéliste, de Montmartre l'eau baptismale coulait sur le front de Raïssa, de sa sœur, Vera et de Jacques Maritain, et apportait dans leurs âmes en même temps que la grâce, la paix intérieure tant désirée. Léon Bloy avait la joie d'être le parrain de ses jeunes amis.

Le livre se termine par le récit d'un séjour à l'Université d'Heidelberg où Jacques Maritain poursuivit des études en biologie. Le retour en France allait mettre les jeunes convertis en présence de leurs familles et de leurs amis, contacts d'où naîtront certaines incompréhensions. La plus grave fut la querelle avec Péguy qui, tout en se déclarant catholique, retardait à régulariser sa situation suivant les formalités de l'Eglise. Nous voyons aussi Jacques Maritain, pressé par les besoins de la vie matérielle, mais ne voulant pas accepter un poste dans un lycée de l'Etat de crainte d'être obligé de sacrifier sa liberté, remplir les commandes les plus effarantes. Cependant dans le silence et le recueillement se préparait le philosophe qui allait infuser à la phi-

losophie chrétienne une vie nouvelle et pousser la doctrine de saint Thomas dans toute son extension.

Ces mémoires, arrêtés en 1907, seront, nous le souhaitons ardemment, poursuivis parce que, en plus de constituer un témoignage de première valeur sur la situation spirituelle et la vie des penseurs et des écrivains qui ont donné une orientation décisive au renouveau catholique en France, ils apportent un éclaircissement sur maintes questions artistiques et littéraires. Ecrit dans une langue claire et poétique, ce livre est un document qui sera lu avec joie par tous ceux qui attachent une importance à la beauté de la forme et qui sera médité par ceux qui veulent s'enrichir spirituellement.

Ce point de départ est magnifique, et nous espérons qu'il nous sera permis de découvrir, avec Raïssa Maritain, l'Ange de l'Ecole.

Paul BEAULIEU.

RACE CONTRE NATION

Dresser les races contre les nations, ce n'est pas substituer un ordre nouveau à un ordre ancien, c'est anéantir d'un seul coup l'effort de dix siècles, c'est rendre volontairement, consciemment l'Europe au chaos primitif. Il n'est rien de plus risible et de plus tragique à la fois que de voir les mêmes braves gens qui se disent volontiers conservateurs et que le seul mot de révolution fait trembler, considérer avec indifférence, sinon même avec sympathie, la plus grande révolution de tous les temps. En vain les dictateurs s'affirment révolutionnaires, en vain leur arrive-t-il de prétendre, par exemple, qu'un des principaux buts de leur entreprise est l'anéantissement de la petite bourgeoisie, le petit bourgeois n'a pas peur. C'est que le petit bourgeois s'est habitué à penser par mirage, ce qui est la manière la moins fatigante de penser. Le mot de révolution évoque instantanément à son esprit l'image d'une foule d'individus mal habillés, mal nourris, luttant contre la police. Il ne se méfiera jamais d'une révolution qui s'annonce par des cortèges bien ordonnés, précédés de la fanfare et qui inscrit le mot de Discipline sur ses drapeaux.

La race se révolte contre les nations. C'est là un fait qui paraîtra beaucoup plus grave aux générations futures que l'avènement du Syndicalisme qui, voilà cinquante ans, remplit de terreur les Bien-Pensants. Car les conflits sociaux à l'intérieur d'une Société traditionnellement organisée, peuvent toujours, tôt ou tard, être arbitrés. Mais qui arbitrera demain la lutte colossale de la race contre les nations ? L'internationalisme lui-même n'est que la déformation d'une idée juste, car enfin il y a des intérêts communs plus précieux que les intérêts nationaux. Il y a un droit international. Il n'y aura jamais de droit interracial.

Il n'y aura jamais de droit interracial pour une raison très simple. Les nations peuvent fusionner entre elles. La civilisation en a fait des personnes morales, muries par l'expérience et qui n'ayant réalisé leur unité que lentement, grâce aux concessions réciproques des diverses races qui les composent, sont naturellement inclinées à une politique extérieure de collaboration, d'arbitrage. Les races, au contraire, ne sauraient fusionner sans se corrompre. Rien ne leur importe que de se garder intactes, incorruptibles, et le sentiment qui les exalte ne peut être que celui d'une supériorité absolue, d'une sorte d'élection mystique, indiscutable, incontrôlable, puisqu'elle leur a été conférée par le sang, elle est la supériorité du sang. Quelle autre mission pourraient-elles assumer dans le monde sinon celle d'anéantir tout ce qui ne leur ressemble pas ? Car tout ce qui ne leur ressemble pas les menace, est une menace à leur intégrité, à leur pureté. C'est dans cet esprit que les juifs ne se contentaient pas de vaincre les non-juifs, ils exterminaient les vaincus. C'est pour la même raison que la nouvelle Race Elue, la race allemande, extermine les juifs, ou les fait exterminer par les nations réduites au rôle de servantes, appelées à collaborer ainsi à la préservation du sang sacré, du sang des maîtres.

Jamais un tel coup n'a été porté à la civilisation occidentale, c'est-à-dire à l'ancienne Chrétienté ! Mais les chrétiens eux-mêmes ne semblent guère en mesurer la gravité. Ils s'efforcent de croire que le racisme est une idée abstraite, une idée de professeur, et ils laissent aux autres professeurs le soin de la réfuter, en un certain nombre d'articles pesants que personne ne lira. L'Eglise a formé les patries, créé un type idéal de patrie, aussi différent de celui de la patrie antique qu'un saint François d'Assise peut l'être des Sages du Portique ou de leurs disciples, d'un Sénèque ou d'un Caton. L'Eglise avait fait de l'Europe une communauté de patries, souvent divisées entre elles, souvent ennemies, mais restées plus ou moins obscurément conscientes de leur fraternité originelle, et les chrétiens regardent se détruire, non seulement dans les faits, mais hélas ! dans les esprits, dans les consciences, une des conceptions les plus précieu-

ses de l'histoire. Lorsque le monde les interroge, ils se taisent ou lui répondent par des phrases d'éloquence geignante et gémissante parsemées de tristes fleurs de rhétorique sans sève et sans parfum. Peut-être même n'ont-ils pas perdu tout espoir d'utiliser par une manœuvre habile, le paganisme renaissant, et par exemple de le laisser tranquillement exterminer les juifs et les francs-maçons. C'est mettre soi-même le feu à sa maison pour se débarrasser d'un cambrioleur enfermé dedans. Une fois la vieille demeure en cendres, ils se flattent probablement de la reconstruire alors qu'ils n'ont eu ni la force ni le courage de la réparer quand elle était encore debout. Quelle misère!

On parle de la future hégémonie allemande comme si elle devait simplement succéder à l'ancienne hégémonie française, et les esprits frivoles qui croient que l'histoire est un perpétuel recommencement, comparent volontiers M. Hitler à Napoléon. Mais l'hégémonie napoléonienne était une hégémonie politique. M. Hitler n'a jamais caché qu'il poursuivait une entreprise bien différente, celle d'une vaste révolution spirituelle, d'un gigantesque renversement de valeurs. Lorsque l'ancienne Europe aura accepté, ainsi qu'un fait accompli, la domination d'une race supérieure sur les nations, que restera-t-il des patries? Que signifiera même le nom de patrie? Pour un raciste, qu'est-ce qu'une patrie au sens traditionnel du mot, sinon un dégoûtant mélange de races métissées, par conséquent corrompues? Les imbéciles parlent d'un nouvel ordre. Quel ordre? Je vois bien celui qui s'écroule, mais l'autre n'est pas encore né. Sous le prétexte de mettre fin en Europe aux rivalités nationales, on fait d'elle l'enjeu des deux races qui y subsistent encore, la germanique et la slave, qui devront d'ailleurs, tôt ou tard, prouver leur supériorité sur la race jaune.

GEORGES BERNANOS

(Tous droits réservés)

(1) La première partie de cet article est parue dans le numéro de janvier 1942 de LA NOUVELLE RELÈVE.

Cet article de M. Georges Bernanos est le quatrième d'une série publiée dans LA NOUVELLE RELÈVE depuis septembre 1941.

JEAN SANS TERRE S'AGENOUILLE
DEVANT LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

*O cathédrale
Du pur amour
Ultime escale
Des sans-retour*

*Lorsque ta cloche
Sème le Temps
Haut dans ta roche
L'ange m'attend*

*Toi qui questionnes
Depuis mille ans
L'éclair qui tonne
Et le milan*

*Epi de pierre
Tour de sueur
Par la prière
Par la ferveur*

*Tu deviens rose
Et tu fleuris
Métamorphose
Du seul esprit*

*Chaste bouture
Du beau jardin
Puisant ta pure
Foi dans le Rhin*

*Fille des vignes
Et des houblons
Captant les signes
Des horizons*

*Ainsi tu pousses
Plus haut toujours
Les aubes rousses
Sont tes amours*

*Les pleines lunes
Et les vieux ors
Des crépuscules
Sont tes trésors*

*Mât des prairies
Face aux azurs
Toi qui n'oublies
Aucun impur*

*Je m'agenouille
Sur ton parvis
Et je te souille
De peccavis*

*Moi qui me couche
Sous ton portail
L'amère bouche
Empestant l'ail*

*Qui aimais boire
Le vin grenat
Volais les poires
Des pensionnats*

*Moi pâle frère
Des grands chemins
Dont la misère
Chassait les chiens*

*Vois je m'impreigne
Dans tes replis
Et ma main saigne
Du sang du Christ*

*Et je réclame
Ton doux baiser
Grande Madame
Pour m'apaiser*

IVAN GOLL
1939

MARCEL PROUST

Il y aura cette année vingt ans que Marcel Proust est mort. C'est un auteur peu lu chez nous. Un peu avant la guerre actuelle j'avais fait une enquête auprès des principaux libraires de Montréal pour savoir s'ils avaient en magasin ses volumes, s'ils en vendaient ou si, du moins, ses ouvrages étaient demandés. Partout la réponse fut la même; depuis une dizaine d'années à peu près personne ne s'y intéresse. C'est dire que Proust est allé rejoindre les classiques. N'est-ce pas trop tôt pour un écrivain dont la publication de l'œuvre n'est terminée que depuis 1927 ? Et lorsque tant de critiques contemporains, et dans nombre de pays, lui ont consacré et lui consacrent encore non seulement des études dans des revues mais des ouvrages entiers.

En 1928 lors d'un court séjour à Montréal, sa ville natale, M. Robert LaRocque de Roquebrune, intime ami du toujours regretté Léo-Paul Morin, prononça devant quelques invités une conférence audacieuse et raffinée, intitulée *De Pétrone à Proust*. Mais il a fallu attendre au printemps et à l'automne de 1932 pour voir l'Université McGill et l'Université de Montréal reconnaître en Marcel Proust un grand écrivain français. Le professeur Noad fit une analyse à peu près complète de *A la recherche du temps perdu*. Faisant allusion, mais allusion seulement, aux passages qui traitent des anomalies sexuelles, il n'osa prendre parti et déclara que le lecteur pouvait, à son choix, les lire ou passer outre. A l'Université de Montréal, M. Henri Dombrowski prononça une conférence mémorable sur l'œuvre proustienne devant des auditeurs qui semblaient le suivre avec connaissance de cause. Le conférencier, je me souviens,

avait peine à contenir son admiration pour un auteur qu'il plaça parmi les plus grands. Mais le professeur de la Faculté des Lettres n'effleura pas un moment la question morale ou convenance pendant les deux heures qu'il parla. En 1933, la duchesse de Clermont-Tonnerre, hôtesse en notre ville du *Canadian Women's Club*, causa littérature et parla du Proust mondain. D'autres amis de Marcel Proust sont venus chez nous et parlèrent beaucoup de lui, mais non en public, comme le poète Fernand Gregh, le critique Ferdinand Strowski, le violoniste Georges Enesco.

Il y a des gens à Montréal qui admirent l'auteur *A la recherche du temps perdu*. Peu nombreux cependant sont ceux qui l'ont lu entièrement. Lorsque Proust remporta le prix Goncourt en décembre 1919 avec *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, un vif intérêt fut suscité autour de sa personnalité autant que de son œuvre. Ce gros volume de 443 pages sans alinéa et dont l'aspect typographique déroutait par l'étendue de ses lignes imprimées en caractères très serrés, n'était pas pour rassurer le lecteur habitué à dévorer un roman en une soirée. Et puis ce n'était pas un roman mais la suite d'un volumineux ouvrage de 523 pages qui s'apparentait déjà à des mémoires autant qu'à un essai de psychologie. Publié six ans plus tôt à la fin de 1913, *Du Côté de chez Swann* avait passé inaperçu. *La Nouvelle Revue Française* annonçait d'ailleurs, en 1920, la publication d'autres volumes, de sorte que le livre primé n'avait ni commencement ni fin. Proust avait pu obtenir le prix Goncourt grâce à l'influence de son ami Léon Daudet, mais avec une petite majorité de voix sur Roland Dorgelès qui présentait *Les Croix de Bois*. On avait encore l'esprit tourné vers la guerre à peine terminée et l'année précédente Proust s'était vu préférer Georges Duhamel qui obtint le Goncourt de 1918 avec *Civilisation*.

Les lettrés comme les critiques se mirent courageusement à lire Proust et assimilèrent, après bien des arrêts et des abandons réitérés, les mille pages remplies jusqu'à la marge des deux volumes qui devaient former le tiers de *A la recherche du temps perdu*. Tout le monde fut d'accord pour reconnaître en l'auteur un psychologue d'une pénétra-

tion supérieure à celle de tous ses devanciers, un écrivain artiste qu'on comparait aux plus délicats. Devant son style à phrases enchevêtrées, chargées d'incidentes et de complémentives (sans compter les parenthèses); devant sa maîtrise à expliquer et commenter les sentiments les plus subtils comme les gestes en apparence les plus insignifiants; devant son art d'étudier dans leurs parties infimes plutôt que de décrire largement une réception chez Mme de Villeparisis ou un groupe de jeunes fille sur la plage de Balbec; devant aussi ses annotations aiguës sur l'amour aux cent visages, la musique et la peinture, on commença à évoquer au sujet de Proust les très grands noms de Balzac, de Saint-Simon et de Montaigne. Certains passages de l'œuvre, en fait deux seulement, scandalisaient ou déroutaient le lecteur. La scène insupportable où Mlle Vinteuil s'excite au plaisir en injuriant la photographie de son père défunt faisait tache et fait toujours tache dans *Du Côté de chez Swann*. Dans le deuxième tome, Proust commençait le portrait impitoyable du baron de Charlus qui n'était autre que celui de son ami et de son initiateur à la vie élégante, le marquis Robert de Montesquiou-Fesenzac. Les deux grandes scènes où les héros rencontraient ce demi-fou de l'orgueil nobiliaire, ce malade qui se croyait vicieux, étaient limpides pour les seuls spécialistes habitués à faire des diagnostics en la matière. On considérait dès lors Proust comme un homme du monde doué d'une culture plus vaste que d'un génie véritable.

Soucieux de tenir le public en haleine, Proust et son éditeur publièrent successivement en 1920, en 1921 et en 1922 les volumes suivants : *Le Côté de Guermantes* 1ère partie : *Le Côté de Guermantes* 2e partie, comprenant le début de *Sodome et Gomorrhe*; et enfin la 2e partie de *Sodome et Gomorrhe*, cette dernière en trois volumes. C'est alors que survint la mort de Marcel Proust, le 18 novembre 1922, et que l'on craignit que son œuvre ne restât à jamais inachevée. Il n'en était heureusement rien. Dès 1913 *A la recherche du temps perdu* était terminé, bien que l'auteur ait grossi son ouvrage du tiers en corrigeant ses épreuves qu'il fallait lui arracher des mains pour les remettre à l'imprimeur.

La création de *Sodome et Gomorrhe* créa néanmoins un

malentendu qui dure encore. Jusqu'à là, les lettrés avaient retrouvé dans certaines productions de la littérature française le reflet de l'incendie allumé jadis par le feu du Ciel au cœur des cinq villes maudites. Saint-Simon, Baudelaire, Balzac et quelques autres, sans parler de l'empoisonneur qu'est André Gide et du médisant honteux qu'est Abel Hermant, avaient fait monter un encens lourd devant la statue d'Aphrodite Ourania. Jamais cependant on ne s'était penché sur ce sujet, en dehors de la médecine mentale et de la théologie morale, avec la curiosité et l'indifférence du savant. Dans un morceau remarquable de justesse, Proust fait une description féroce et vraie de la situation sociale des anormaux de la passion, de ces prisonniers qui secouent en vain leurs chaînes, de ces bêtes traquées qui forment la franc-maçonnerie la plus ignorée et la plus florissante qui soit au monde. L'auteur y glisse en passant des opinions étranges et parfois inacceptables. Dès lors, l'erreur commença à se cristalliser autour de lui. D'un romancier mondain, première erreur, on en fit un écrivain scandaleux. On ne comprit pas que Sodome, au même titre que le boulevard Saint-Germain, est pour lui uniquement, semble-t-il, un champ de recherches et que, au-dessus de ses personnages il les regarde s'agiter comme des microbes sous une lentille, des insectes sous une loupe. Cette double erreur de considérer Proust comme le peintre du monde et de l'homosexualité n'a pas encore été corrigée dans le public. Les six volumes qui furent publiés après sa mort ont été lus par le tiers seulement des lecteurs qui avaient fait connaissance avec les premiers tomes. On s'en rend compte en comparant le chiffre des tirages. Comment veut-on après cela porter jugement sur un œuvre qui offre son explication dans ces trois cent dernières pages alors qu'elle en contient quatre mille en tout.

Marcel Proust avait 51 ans quand il mourut et n'avait joui d'une santé normale que durant les neuf premières années de sa vie. Un asthme terrible le tyrannisa à partir de cette époque sans réussir toutefois à l'empêcher de remplir sa vocation d'écrivain. Il était le fils du professeur Adrien Proust, médecin et hygiéniste parisien de belle réputation.

La mère de Marcel était d'origine juive. Parmi ses camarades de Lycée le petit Proust sut bientôt choisir les amis qui très jeune le mettraient en relation avec le monde et les lettres. Car il ne faut jamais perdre de vue le fait que Proust fut toute sa vie un homme de lettres qui allait dans le monde et non un mondain qui faisait de la littérature. Ceux qui prétendent qu'il se livra pendant quinze ans aux joies du snobisme pour ensuite s'enfermer quinze ans durant pour composer, comme Balzac, ses ouvrages semblent oublier les trois livres qu'il publia de 1896 à 1905 ainsi que les articles qu'il signa de son nom ou d'un pseudo dans "Le Figaro", "La Revue Blanche" et autres périodiques.

Après avoir fait son service militaire et passé sa licence ès-lettres, le fils du Dr Proust songea un moment à la Bibliothèque Mazarine, puis entra dans sa carrière littéraire, observant et méditant beaucoup plus qu'il n'écrivait. Ce fut d'abord chez les artistes qu'il connut les duchesses qu'il devait plus tard faire revivre dans les salons de Mme de Guermantes. On le vit beaucoup chez Mme Emile Straus, l'épouse de Bizet en premières noces, chez Mme Madeleine Lemaire qui illustra son premier volume, chez Mme Armand de Caillavet, l'amie célèbre d'Anatole France. Chez Montesquiou, le poète fastueux, il rencontra toutes les femmes élégantes se piquant de culture. Il n'avait pas pour cela oublié les étés qu'il passait, enfant, chez ses grands-parents paternels, à Iliers, riant village situé à 24 kilomètres de Chartres. Il s'en souvient si bien que c'est le point de départ de toute son œuvre, lorsqu'il évoque le côté de Méséglise où se trouvait la maison du père de Swann, et le côté de Guermantes, qui longeait le cours paisible de la Vivonne. A partir de sa dixième année, il fit chaque été un séjour à la mer, au Touquet, à Trouville, puis sur la fin de sa vie, à Cobourg : c'est une synthèse de ces villes d'eau qu'il a présentée dans son Balbec.

Lorsque son grand ouvrage fut terminé, Marcel Proust se chercha un éditeur. Il essuya un quadruple échec : à la Nouvelle Revue Française, au Mercure de France, chez Fasquelle et chez Ollendorff. Enfin ce fut aux frais de l'auteur que Bernard Grasset publia *Du Côté de chez Swann*.

A partir de 1917, le volume fut édité à la Nouvelle Revue Française où Henri Ghéon fit connaître Proust. On a écrit des choses délicieuses sur la politesse alambiquée de Marcel Proust, ses largesses disproportionnées, sa susceptibilité chatouilleuse, son horreur malade du bruit, du soleil et des parfums, sa vie nocturne et brillante, ses jours de souffrance, son abus des médicaments et sa vie mal organisée. On a parlé aussi de son esprit mordant et joyeux, de son interminable et étincelante conversation, du culte qu'il eut toujours pour sa mère, car il ne se maria point, de sa générosité et de sa bonté envers les domestiques, de l'exagération de sa flatterie et de celle de son humilité. On a un peu oublié de parler de son intégrité d'écrivain qui ne songea jamais à rechercher les succès faciles qu'obtenaient tant de ses anciens camarades devenus hommes de lettres, du réel sacrifice de sa vie qu'il fit pour terminer la correction de ses épreuves et livrer au public, comme un testament, ses dernières volontés. Plus heureux que d'autres, Proust connut la gloire de son vivant et ses deux dernières années durent certainement le récompenser de son labeur et de ses souffrances. S'il eut vécu, il est probable qu'il se serait davantage éloigné du monde pour se consacrer à la seule littérature. Avant de mourir, il se vit accorder en Angleterre, aux Etats-Unis, une notoriété égale à celle d'Anatole France ou de Gide. Sentant venir la mort, il pressait et retardait en même temps son éditeur dans l'espoir de voir la publication du *Temps Retrouvé*. Dans sa dernière lettre à Gaston Gallimard, en octobre 1922, il disait : "Je crois en ce moment que le plus urgent serait de vous livrer tous mes livres". Mais il faillit à la tâche.

La mort de Proust eut un grand retentissement. En trois semaines, la *Nouvelle Revue Française* put réunir dans un numéro d'hommage à Marcel Proust les regrets et les éloges d'écrivains français et étrangers parmi lesquels se trouvaient la comtesse de Noailles et Maurice Barrès, André Gide et Paul Valéry, André Maurois et François Mauriac, Jean Cocteau et Paul Morand, Joseph Conrad et Robert Curtius.

Si on envisage comme un roman l'œuvre aujourd'hui traduite dans toutes les langues, voici ce qui se passe. Un enfant hypersensible et imaginatif se fait une idée merveilleuse des gens nobles, de l'amour, de la littérature et des arts. Son rêve est si grand que mis devant la réalité, c'est-à-dire une duchesse de Guermantes, une Gilberte Swann, la tragédienne la Berma ou le peintre Elstir, il ne voit d'abord aucun rapport entre ce qui s'offre à lui et ce qu'il imaginait. De même pour les êtres et les lieux qu'il aimera, il sera lent à les accepter. A mesure qu'il avance dans la vie, tout ce qui avait fait son enthousiasme se dépouille et se fane, il constate que tout change constamment autour de lui, que lui-même a peine à reconnaître son moi d'autrefois. Devant la relativité de l'amour, de la beauté et de l'intelligence, il sent que la vie ne contient pas ce qu'il attendait d'elle. Il est sur le point de conclure qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue, lorsqu'il comprend que l'œuvre d'art sera son salut et que sa vie n'aura pas été perdue, s'il peut la mettre toute dans un livre qui restera. C'est-à-dire que Proust n'ayant pas, ou plus exactement, n'ayant plus de croyance dans la survie de l'âme, essaie d'échapper à la mort en faisant un livre comme d'autres mettent au monde et élèvent un fils bien-aimé.

Dans ses seize volumes, Proust éparpille son désir sur des passantes à peine entrevues ou sur des inconnues dont il a retenu le nom. De l'amour, il en éprouve pour trois femmes : Gilberte, la fille de Swann, la duchesse de Guermantes, la femme la plus élégante et plus spirituelle du boulevard Saint-Germain, enfin Albertine, la jeune fille qu'il connaît à la plage et qui vient habiter chez lui pendant plusieurs mois, dans la maison de ses parents, ce qui est parfaitement invraisemblable. Gilberte, c'est une fillette, compagne de jeux aux Champs Elysées, en réalité l'une des filles de Félix Faure. Marcel, ou plutôt le personnage qui dit *Je* dans son ouvrage, l'aime avec le sérieux d'un garçon de douze ans. Cet amour est sans issue, de même que celui qu'il ressent pour la duchesse de Guermantes. D'ailleurs dans la belle Oriane c'est un nom plutôt qu'une femme qu'il idolâtre. Quant à Albertine, l'auteur ne l'aime vraiment que

lorsqu'elle excite sa jalousie, à tort ou à raison. *La Prisonnière*, un livre fort curieux, raconte en 560 pages, la longue torture subie par Marcel, torture qu'il rend bien à la pauvre Albertine par ses soupçons et ses tracasseries. On ne peut imaginer autant de lucidité dans la souffrance amoureuse. La lecture de *La Prisonnière* est épuisante. On voudrait crier à Proust : "Mais oui, c'est entendu, l'amour n'existe pas et il est impossible de connaître la vérité sur ceux qu'on aime, mais par pitié essayons de penser à autre chose". Le fait que les goûts d'Albertine ne la poussent pas vers les hommes n'enlève ou n'ajoute rien à sa magistrale étude psychologique.

Il n'y a donc pas beaucoup de femmes aimées dans la vie de Marcel. Ceux qui sont bien renseignés, prétendent que le personnage d'Albertine a été inspiré à Proust par un jeune chauffeur dont il fit son secrétaire. Ce jeune homme aurait copié à la machine les deux premiers tomes de l'ouvrage. Il avait la passion de l'aviation et se tua accidentellement, lors de sa première envolée, en juin 1914, à Cannes. Sur sa tombe on lit au lieu de son nom oublié d'Alfred Agostinelli, celui de Charles Swann, l'un des principaux personnages de *A la recherche du temps perdu*. Abel Hermant a raconté cette étrange liaison dans un court roman bien peu connu qui s'intitule *Le Petit Prince*.

Dans son œuvre Marcel Proust ne se prête que deux amis, le marquis Robert de Saint-Loup et un jeune Juif ambitieux de littérature qui s'appelle Bloch. De ce dernier il fait un personnage ridicule. Si l'autre nous a d'abord été présenté comme l'incarnation de la noblesse de cœur et de l'élégance corporelle, Proust en fait un libertin anormal à la fin de son œuvre. Ce revirement ne s'explique pas. Les lecteurs les plus enthousiastes de Marcel Proust ne pourront lui pardonner de leur avoir fait aimer Saint-Loup avant de le montrer sous son prétendu vrai jour. Les autres personnages de premier plan sont d'abord le baron de Charlus, le grand seigneur traqué dont il a déjà été fait mention ; Swann, le Juif esthète reçu parmi l'aristocratie catholique ; la grand'mère et la mère de Marcel, toutes deux d'une délicatesse morale admirable ; Mme Verdurin, la caricatu-

rale et vivante protectrice des artistes; Mme de Villeparisis, la grande dame déchue à la suite de ses aventures galantes; Françoise, la vieille bonne, figure attachante qui résume en sa personne les traditions provinciales et le code des domestiques; Odette de Crécy, la petite femme parvenue, la maîtresse que Swann finit par épouser.

Marcel Proust nous transporte tour à tour et pendant une période d'environ soixante ans du village de Combray à la plage élégante de Balbec; de Paris à Venise, et étudie avec la même attention les grandes dames, les petits chasseurs, les diplomates et les Juifs. *A la recherche du temps perdu* est sous son apparence confuse solidement construit et c'est au moment où l'auteur termine son ouvrage, pour lui évocation de son passé, qu'il se demande comment il pourra transposer en œuvre d'art toute son expérience personnelle. Il se demande s'il aura la force, malade et vieillissant, d'écrire ce long message à la postérité. Dans les dernières pages sont transcrites les pensées mêmes qui occupèrent son esprit avant sa mort. Il se demande si, aussi heureux que Shéhérazade et Dinarzade réunies, il pourra entendre et raconter à la fois les contes merveilleux de ses mille et une veilles. Le livre se termine donc en même temps que la vie de Proust et le mot "fin" imprimé au bas de la dernière page a l'air d'une pierre tombale.

Si l'on cherche les tendances philosophiques de l'œuvre proustienne, on y trouve l'influence marquée de Bergson, lorsque l'auteur donne la prédominance à la mémoire affective sur la mémoire raisonnée; lorsqu'il mesure le temps non d'après la convention des jours et des nuits mais selon l'importance des heures dans la vie de chacun. Le temps devient alors élastique et un geste de la veille peut être momentanément plus ancien qu'une parole entendue vingt ans plus tôt. Proust tente de prouver que son œuvre toute entière est née de souvenirs surgis tout à coup dans la mémoire et que son intuition seule l'a inspirée. Il nous en donne quatre ou cinq exemples. Ainsi en mangeant un jour un gâteau appelé petite madeleine, il éprouve une joie totale et en trouve laborieusement l'explication dans le souvenir d'un gâteau à Combray: et voilà son enfance ressuscitée.

Ce que sa mémoire avait oublié, ce que son esprit n'avait pu récréer par l'effort intellectuel, la saveur et l'odeur le lui avait rendu, "portant, dit-il, sur les gouttellettes presque impalpables l'édifice immense du souvenir". L'auteur se lance alors dans une plus brillante que solide théorie et prétend que rien de la vie ne nous appartient, ni le présent qui fuit devant nos yeux, ni le passé impossible à ressaisir. Le Temps nous échappe et pour en avoir la possession, fut-ce une seconde, il faut que le passé puisse revivre pour nous, il faut conquérir l'actualité sans être menacé par l'éternel devenir. Il se flatte d'avoir pu ainsi isoler quelques minutes hors du Temps, de les avoir pour ainsi dire arrachées à l'Eternité. Transformer en œuvre d'art ces moments divins sera le but de sa vie. Ce n'est cependant pas par intuition seulement que Proust a pu créer une œuvre aussi pénétrante et aussi minutieuse. C'est par un don d'observation unique, de patientes réflexions servies par une mémoire presque monstrueuse et une culture transcendante qu'il a pu faire revivre tout un monde. On ne peut nier dans l'élaboration de son œuvre l'importance des phénomènes qu'il commente avec éloquence, tel le goût de la petite madeleine et la sensation de son pied posé sur deux pavés inégaux. Mais quoi qu'il ait dit et quoi qu'il ait cru, Proust s'est beaucoup plus servi de l'observation que de l'intuition, du microscope que du télescope.

Il élargit sa théorie de la révélation psychologique jusqu'à s'en faire une éthique autant qu'une esthétique, et accorde une valeur morale à la voix de la Nature s'exprimant en nous. Il ne fait qu'un pas, mais il prend son temps à le faire, pour conclure que tout ce qui naturel est bon. Il va plus loin quand il présente un tableau sympathique des goûts contre nature dans l'extraordinaire et impressionnant morceau littéraire de *Sodome et Gomorrhe* I. On voit le danger d'une telle morale, non seulement anti-chrétienne mais aussi anti-sociale. Le pauvre Proust était un être supérieur inconsciemment assoiffé de vie spirituelle et ne voyant dans le ciel avec son inutile lunette qu'un couvercle à jamais scellé sur nos têtes, il tenta de se fabriquer une vie éternelle fragmentaire en ce monde et mit dans sa passion de la con-

naissance son désir de communiquer avec Dieu. Il va même, dans son noble effort, jusqu'à sacrifier son idéal de beauté à la compréhension impitoyable de l'univers. Il a voulu inventer son propre paradis mais par le travail de son intelligence desséchante détruisant peu à peu celui de son imagination poétique, il fit de son paradis son enfer.

Si on considère l'œuvre de Proust comme des mémoires, elle contient de typiques renseignements sur la société française en général, sur un monde disparu avec la guerre de 1914, sur les répercussions suscitées en France par l'affaire Dreyfus, également sur les brillantes personnalités cachées sous de multiples voiles et que les chercheurs ont commencé à écarter.

Il faut pas s'attendre à entendre dans *A la recherche du temps perdu* les personnages s'exprimer comme dans un roman. Au lieu de faire parler les siens comme s'il était dans leurs têtes ou leurs cœurs, procédé régulier du romancier, Proust les écoute parler et cherche dans leurs paroles le sens de leurs pensées, ainsi que nous faisons dans la vie. En causant, chacun est forcé d'interpréter constamment les propos de son interlocuteur se demandant par exemple s'il est sincère, poli ou intéressé ou peut-être les trois à la fois, lorsqu'il vous remercie d'une invitation ou d'un cadeau. Ainsi fait Proust et tous ses personnages ne vivent qu'en relation avec lui-même. Albertine n'a pas d'entité propre; elle réunit simplement les images successives que son amant possède d'elle. C'est que Proust en dissociant ainsi la personnalité a inventé la relativité en psychologie. D'ailleurs ce n'est pas seulement d'Einstein que l'on peut rapprocher son nom mais aussi de celui de Freud, encore peu connu en France du vivant de Proust. Comme le célèbre psychiatre viennois ce dernier aime à retrouver à l'origine des plus belles actions comme des œuvres immortelles des motifs sexuels inavouables. Rappelons la Sonate de Vinteuil.

Un auteur aussi complexe que Marcel Proust est nécessairement difficile de lecture. Mais s'il est subtil, il est rarement obscur. Si la science allemande montre l'oreille chez cet écrivain si français, elle ne lui fait pas dire de sottises. Ceux qui ignorent Bossuet et qui sont peu fami-

liers avec Saint-Simon auront au début bien du mal à se guider à travers les longues phrases de Proust. Distracts par maints à-côtés, par des inaperçus inattendus, ils perdront souvent le fil et il leur faudra recommencer. Le fait que les soixante-dix premières pages sont parmi les plus abstraites a été la cause de bien des découragements. Je connais nombre de gens possédant une intelligence et une culture au moins de second ordre et qui n'ont jamais pu aller plus avant. Il arrive aussi que des hommes et des femmes lettrés ne goûtent nullement Proust et ne comprennent pas le culte de ceux qui lui ont consacré le meilleur de leur vie intellectuelle. Il est d'ailleurs difficile de comprendre parfaitement plusieurs grands écrivains. Proust a peu de secrets pour les uns mais Claudel et Valéry leur restent fermés. D'autres ont fait d'Anatole France ou de Rabelais leur idole et ne voient rien au delà.

A ceux et celles qui auraient le désir de faire connaissance avec *A la recherche du temps perdu* je conseillerais de commencer l'œuvre par le commencement et non d'en lire des extraits au hasard. Les premiers temps, dix pages par jour, pas davantage. Il ne faut jamais passer outre une phrase incomprise et on doit s'arrêter dès que la fatigue se fait sentir. La principale condition pour lire Proust avec profit c'est d'oublier préoccupations et soucis en ouvrant ses livres. Car c'est en vous autant qu'en lui que l'auteur va vous demander de vous pencher. Il vous faudra collaborer avec son œuvre qui appartient, dans un sens, autant au domaine de la science que de l'art et dans laquelle la compréhension passe toujours au-dessus de la contemplation.

JEAN DUFRESNE

CHRONIQUE DES ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX

SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Nous savions depuis quelque temps que Saint-Pierre et Miquelon donnaient lieu à une controverse entre les Alliés. Les Forces Françaises Libres voulaient soustraire les îles à la domination de Vichy. Et certes ce n'était pas la flotte de Darlan qui pouvait les en empêcher.

Le 24 décembre une flotille commandée par l'Amiral Muselier effectue un débarquement. Un plébiscite est aussitôt organisé. La population se prononce quasi-unaniment pour le drapeau à la Croix de Lorraine. Quelques jours plus tard, des documents trouvés dans les archives de l'ancien gouverneur montraient que le pouvoir de Vichy n'avait pu se maintenir qu'au prix d'une répression continue. Au reste, ceux qui connaissent les dispositions actuelles des travailleurs français n'avaient besoin ni de ce plébiscite ni de ces documents pour savoir ce qu'on pensait des collaborateurs de l'ennemi dans ces îles Saint-Pierre et Miquelon, escale légendaire des plus vaillants parmi les travailleurs de la mer.

La nouvelle de cette libération d'une parcelle de territoire français fut aussitôt suivie d'une déclaration du Département d'Etat américain, nettement hostile au geste de L'Amiral Muselier. Irait-on jusqu'à envisager le rétablissement de la souveraineté de Vichy ? — On parla d'un

M. Yves R. Simon, l'auteur de *La grande crise de la République française* est présentement professeur à l'université Notre-Dame, aux Etats-Unis. Son point de vue n'engage pas la Nouvelle Revue qui en le publiant n'a d'autre but que de permettre l'expression d'opinions pouvant éclairer le problème si complexe de la situation actuelle de la France. N. d. l. R.

compromis. Au moment où j'écris cet article, aucune solution définitive n'a été rendue publique.

L'attitude du Département d'Etat a été l'objet de très vives critiques dans la presse américaine. Nous n'entendons nullement nous associer à ces critiques. Nous ferons abstraction du problème particulier soumis à la décision du gouvernement de Washington. Mais au-delà de tout problème particulier, l'incident de Saint Pierre et Miquelon appelle l'attention sur un problème d'ordre général. Une fois de plus, l'opinion s'interroge sur la position du gouvernement de Vichy dans la guerre mondiale.

Il est superflu de rappeler que la politique de Vichy reste un facteur de première importance dans les rapports internationaux. L'entrée en guerre du Japon, l'état de guerre déclarée entre l'Allemagne et les Etats-Unis ont rendu plus considérables que jamais les éléments de force que les Nazis ont laissés entre les mains de leurs collaborateurs : la flotte de l'Amiral Darlan, les bases méditerranéennes, Dakar. Aujourd'hui plus que jamais, toute illusion sur le caractère du gouvernement de Vichy risque d'avoir de fatales conséquences.

La question décisive est de savoir si l'on peut attendre du gouvernement Pétain-Darlan une résistance effective à L'Allemagne nazie. Un grand nombre de faits, connus de tous, imposent une réponse entièrement certaine à cette question. Mais telle est la force des préjugés émotionnels que beaucoup de personnes pensent et agissent comme si elles étaient ignorantes de ces faits.

Une fois de plus, jetons les yeux sur la carte politique de la France, telle que l'a tracée l'Armistice. L'ennemi occupe les trois cinquièmes du territoire. Rien ne pouvait l'empêcher, au moment où l'Armistice a été signé, d'occuper le territoire tout entier. Il ne l'a pas voulu. Il s'est servi des complices qu'il avait dans la politique française pour installer le gouvernement du Maréchal Pétain¹. Ces Nazis

(1) Au moment où se préparait le vote de l'Assemblée Nationale qui devait liquider la République française et, par un défi sans précédent à toutes les légalités constitutionnelles, remettre les pouvoirs constitutionnels entre les mains du Maréchal Pétain, Laval faisait

auraient été d'étranges sots s'ils n'avaient entouré la fondation et le fonctionnement de ce gouvernement de toutes les garanties désirables.

Rappelons ce que sont ces garanties : l'occupation militaire maintenue jusqu'à la fin de la guerre ; contrôle arbitraire de la ligne de démarcation entre les deux zones ; un million et demi de jeunes Français comme esclaves et comme otages ; frais d'occupation calculés de manière à permettre le pillage complet du pays ; pleins pouvoirs pour organiser la famine ; commissions de contrôle patrouillant librement en zone non-occupée ; détail moins connu : aux termes des Protocoles annexés à la Convention d'Armistice, tout décret passé à Vichy est soumis à l'approbation du vainqueur.

S'il n'y avait pas eu la personnalité du Maréchal Pétain, il aurait été immédiatement clair pour tout le monde que le gouvernement né de la défaite de la France ne pouvait être qu'un *puppet-government*. Et c'est précisément pourquoi les Nazis avaient besoin que le chef de ce gouvernement s'appelât Pétain plutôt que Laval ou Déat². Quand la radio fit savoir à la France et au monde, le 16 juin 1940, que Paul Reynaud avait remis sa démission et que le Président de la République avait chargé le Maréchal Pétain de former le nouveau cabinet, beaucoup de personnes, en France et à travers le monde, crurent que la lutte allait continuer, que le cauchemar de la paix séparée était écarté. Le héros de Verdun allait-il devenir l'incarnation de la lutte à outrance ? L'illusion n'a duré que quelques heures. Mais plus de dix-huit mois après l'Armistice la légende de la résistance

les couloirs en répétant : "Pétain, en réalité, c'est moi. Vous n'avez rien à craindre, je vous garderai, vous conserverez vos titres et vos traitements. Mais si vous ne votez pas pour Pétain, vous aurez une dictature militaire avec Weygand, et c'est alors que ce ne sera pas drôle". On sait que la fraction patriote du parti socialiste et une poignée de démocrates chrétiens ont refusé de se laisser impressionner par ce chantage.

(2) Dans le même ordre d'idées, la substitution de Darlan à Laval a été une bonne affaire pour les Nazis. Il y a quelques mois un des plus patriotes parmi les évêques français, disait qu'il ne pouvait pas croire que Darlan fût un traître. Et pourquoi donc ? Parce que Darlan est un amiral, et que les amiraux sont évidemment faits pour défendre la patrie plutôt que pour la trahir. D'un politicien enrichi comme Laval, on ne pouvait attendre un tel succès de prestige.

de Pétain continue de faire des dupes. Même la franchise du Maréchal n'y peut rien : quand il dit *collaboration*, le parti-pris lit *résistance*,

Pour qu'il pût être question d'une résistance du gouvernement de Vichy aux exigences des Nazis, il faudrait que ce gouvernement eût quelques moyens de résister. De tels moyens n'existent pas. Le Maréchal Pétain peut-il menacer les Nazis de dénoncer l'Armistice et de lâcher contre eux ce qu'il reste de la flotte française et l'armée d'Afrique ? Non. Commandée par l'Amiral Darlan, la flotte est peuplée des créateurs de l'Amiral Darlan. Quant à l'Afrique française, elle a rendu de précieux services aux Nazis au temps où elle était gouvernée par le "patriote" Weygand³. Aujourd'hui elle est aux mains d'un certain général Juin, prisonnier de guerre libéré. S'il a été libéré par les Nazis, et chargé par eux de remplacer Weygand, jugé insuffisant, soyons sûrs qu'il présente au moins autant de garanties qu'un général allemand ordinaire.

Il y a quelque chose de sinistrement comique dans la crédulité de ceux qui continuent d'avoir foi dans la résistance de Pétain. Entouré de traîtres, soumis au plus atroce des chantages : *la menace de faire mourir de faim plus rapide les millions de Français qui meurent déjà de faim lente*, comment le vieux Maréchal ne laisserait-il pas les choses aller où leur poids les entraîne ? Songe-t-on, enfin, à ce que c'est qu'un homme de quatre-vingt cinq ans ? Quand il serait vrai que le Maréchal Pétain, en dépit de ses capitulations, gardât au fond du cœur un désir de résistance, l'épuisement organique suffirait à lui défendre tout geste efficace. Pour secouer l'énorme poids de ses actions passées, pour desserrer le réseau d'interdictions que le régime fondé par lui a tissé autour de lui, il lui faudrait un autre cœur, un autre cerveau et d'autres muscles que ceux d'un vieillard de quatre-vingt cinq ans.

Yves-R. SIMON.

(Tous droits réservés)

(3) On sait que c'est grâce à l'usage des eaux territoriales tunisiennes que les Nazis ont pu réussir leur offensive en Libye au printemps dernier.

« L'AIGLON » À LA COMÉDIE DE MONTRÉAL

La Comédie de Montréal a repris *l'Aiglon* de Rostand avec un grand succès, et mérité ainsi de vifs éloges. Ce drame sentimental, pour ne pas dire ce mélodrame, où les personnages ne sont que les symboles de vagues sentiments, et qui jamais ne vivent puisqu'ils n'ont pas de destinée, prête au plus grave défaut : la déclamation. Pour que la représentation de cette œuvre ait quelque intérêt, il faut que l'acteur et le metteur en scène découvrent la vérité que Rostand a pressentie, mais qu'il n'a pas su exprimer dans ces milliers de vers informes.

Selon l'auteur, chaque scène devait marquer une étape décisive dans la destinée de son héros, depuis le moment où il découvre à la fois sa grandeur et sa misère jusqu'à celui de sa mort. Rostand n'y a pas réussi, parce que la tâche était au-dessus de ses forces. Il piétine sur place. Sa langue est si pauvre qu'il n'arrive même pas à situer le drame. Tout lui échappe, du moment qu'il essaie de se représenter et de préciser pour le spectateur la grande tragédie qu'il imagine. Il ne veut sacrifier aucune métaphore, quelque grotesque soit-elle, aucune rime, et il affectionne la rime éclatante et creuse.

Le jeu des antithèses et la déclamation doivent suppléer à l'analyse pénétrante, qui permet d'éclairer les profondeurs de l'âme où se nouent vraiment les destinées et où les plus fantastiques tragédies ont leur origine et leur explication.

Rostand s'abandonne à la facilité, et il a le secret de de tous les effets extérieurs. L'esprit ne veille plus, n'exige plus rien. Les personnages sans âme sont aussi sans exigences. Tout est donc permis. L'auteur peut écrire six tableaux : il aurait pu en écrire vingt, s'il n'avait pas craint de lasser le spectateur.

Rostand, sacrifiant toute logique intérieure (ce qui l'éloigne de la vraie tragédie) et même toute vraisemblance extérieure (ce qui le rapproche du mélodrame), fait appel

à de nouveaux personnages, crée de nouvelles situations, et s'explique en faisant des discours.

C'est la forme qui manque et la forme est pauvre parce qu'elle est creuse, parce que Rostand n'a pas su découvrir la signification humaine de son drame, parce qu'il n'a pas su en dégager les lignes de vie. Le fonds manque encore plus que la forme.

Rostand présente le même problème au critique dramatique que Verdi au critique musical. Verdi, dans une œuvre comme *Aïda*, n'obéit pas à une exigence intérieure et sa mélodie il ne la trouve pas dans son âme, mais en laissant jouer ses doigts savants sur le clavier, en chantant sans y penser.

Ce dilettante sait jouer sur les nerfs et, habile prestidigitateur, il révèle à l'auditeur ébloui toutes les ressources de la voix humaine. Cette beauté extérieure n'est pas sans charme et on comprend que l'amateur ne pouvait résister au plaisir d'entendre Mme Elizabeth Rethberg dans le rôle d'*Aïda*. La musique de Verdi offre mille obstacles qu'une grande cantatrice se plaît à franchir, et Mme Rethberg sait donner une incomparable chaleur sensuelle à ces mélodies évidentes, mais compliquées et savantes. Elle trouve à certains moments l'occasion de jeter un beau cri ou de prêter à la mélodie une telle richesse que l'auditeur a la sensation physique d'une caresse et qu'il s'abandonne à ce plaisir, d'autant plus que Verdi ne laisse pas soupçonner que la musique peut aussi ravir l'intelligence et que sa raison d'être n'est pas de distraire, c'est-à-dire d'endormir l'esprit.

Rostand, dans *l'Aiglon*, procède de la même façon. Il reste à la surface du drame et se garde bien d'éveiller l'intelligence critique du spectateur. Il est également maître ès-sensations. Ses personnages ne sont que sentiments. Le duc de Reichstadt, c'est la Noblesse : un grand cœur prisonnier dans un corps débile. Flambeau : la Gloire à l'état pur, lumière que rien ne peut ternir... Metternich, le seul personnage vivant du drame, ne s'explique pas par la seule Ambition.

Le texte n'est donc qu'un prétexte, mais un magnifique prétexte pour le metteur en scène et l'acteur intelligents.

Ce texte prête à de beaux gestes, et un beau geste n'est jamais indifférent. Voilà ce que nous ont fait comprendre Mme Sita Riddez et M. François Rozet, les interprètes du duc de Reichstadt et de Metternich. Ils nous ont fait oublier le texte de Rostand et nous nous souviendrons toujours de quelques-unes de leurs attitudes. Nous nous souviendrons du duc de Reichstadt dans la plaine de Wagram, spectre blanc dans cette lumière lunaire, de ce corps chancelant qu'une âme ardente empêche seule de tomber. Nous nous souviendrons de la mort de cet être charmant que l'âme finit de consumer et nous verrons à ses côtés le vieux Metternich, politicien froid, mais victime de sa fidélité à une tradition dépassée. Ce drame muet, exprimé en quelques gestes, est d'une réelle beauté.

Nous devons regretter que les collèges et les couvents, où ne peut se trouver un acteur capable de s'élever au-dessus du texte de Rostand, présentent l'Aiglon. L'élève se laisse prendre aux mots, à ces métaphores creuses, et n'y trouve qu'une exaltation vaine. Son intelligence est endormie irrémédiablement et Rostand joue sur ses nerfs, lui enseigne à s'abandonner à la première sensation, qu'il prend pour un sentiment humain et profond. Plus rien de comparable ici à l'art de Racine, à cet art pur où n'apparaissent que les lignes de vie, où toute l'âme est engagée dans une destinée spirituelle. C'est le vague-à-l'âme, la déclamation, la rhétorique, l'art de déguiser sa pensée et d'en masquer le vide, cet art que trop d'éducateurs prennent pour la fin même de l'éducation.

Nous ne pouvons cependant que féliciter la Comédie de Montréal d'avoir permis à Mme Riddez et à M. Rozet de donner la mesure de leur talent, car eux pouvaient nous faire croire à la réalité de leurs personnages. La mise en scène, sans être originale, se recommandait par un louable souci de vraisemblance et quelques-uns des rôles secondaires furent très honnêtement tenus. Quant à M. Pierre Durand, qui joue Flambeau avec sincérité, il resta dans la tradition. Mais nous ne pouvons ici louer un tel respect de la prose versifiée de Rostand.

Robert ELIE

LE CINÉMA

ALL THAT MONEY CAN BUY

C'est Satan qui occupe la première place dans le développement de ce film, un Satan conforme à la conception que peut s'en faire un chrétien qui a lu au moins une vie de saint. Dès les premières images, son sourire figé, sarcastique, ses yeux mobiles, troublés, sa barbiche couleur de temps et, je ne sais pourquoi, ses gants le situent en deçà et au-dessus de cette humble humanité qui forme l'arrière-plan du drame. On sent que ce n'est pas pour rire.

Ce qui rend encore plus saisissante la présence de Scratch (nom populaire de Satan dans le Vermont) c'est le caractère en quelque sorte fortuit de sa présence un peu partout. Il joue aux palets avec Daniel Webster; il se trouve peu après transformé en garçon d'auberge et c'est lui qui apporte un verre de rhum au distingué visiteur. Quelques images plus loin, on le retrouve derrière la grosse caisse de la fanfare locale mobilisée en l'honneur de Webster. Il apparaît sans qu'on s'explique comment et il s'en va de même on ne sait où. Le sujet a sa grandeur. Le metteur en scène quand il s'agit de Scratch a réussi à donner aux images un caractère de rêve. Nous ne demandons qu'à nous abandonner à cette illusion, pris que nous sommes par le personnage déroutant de Scratch et par Simone Simon, son envoyée.

C'est purement diabolique que Scratch parodie la promesse de l'Evangile quand, au moment de disparaître, il annonce à Jabez Stone, le falot personnage humain de *All That Money Can Buy* qu'il enverra quelqu'un au mariage de son fils. Ce quelqu'un ce n'est autre que Belle, qui s'attache à Jabez et le perd.

Le film se termine par le triomphe de Daniel Webster sur Satan devant un jury ramené de l'au-delà. Ce n'est plus qu'un hors-d'œuvre et le récit reste sans conclusion parce qu'il n'en pouvait avoir en s'en tenant au postulat.

THE MALTESE FALCON

On se plaît à retrouver au cinéma ces personnages dont aucun livre, semble-t-il, ne saura épuiser l'intérêt. En tous points vraisemblables, à l'analyse, ils défient pourtant toutes les conjectures. L'énigmatique Attwater, figure secondaire dans la pensée de Stevenson et qui, dans le *Reflux* (*Ebb Tide*) détruit à son profit l'équilibre du roman paraît en être le prototype le mieux connu; Vautrin aussi dans *Le Père Goriot* et plus près de nous, Landin, (*Les Chemins de la Mer*) en sont d'autres.

Il arrive aussi que ce personnage soit au premier plan du roman. C'est le cas du détective dans *The Maltese Falcon*. Il est humain, un étrange humain auquel la personnalité de Humphrey Bogart prête un mystère qui s'arrête au bord de l'obsession. Ses motifs, bien qu'on ne puisse mettre en doute leur valeur, ne sont pas de ceux qu'on trouve au point de départ des actes des autres hommes. C'est un homme, mû par des ressorts qui nous sont connus mais qui, chez nous dans les circonstances, seraient subordonnés à d'autres plus puissants.

The Maltese Falcon ne vaut pas seulement par ce personnage. Déjà le titre contenait d'incomparables promesses, le mobile des crimes est de ceux qui échappent à la vulgarité.

Le mot faucon évoque le moyen âge. Il suffit ensuite de nommer les Templiers pour que le roman prenne un air de véritable grandeur.

Il y a quelque chose que le critique ne saurait rendre sensible au lecteur, même le plus habitué au genre, c'est l'atmosphère où se déroule toute cette aventure autour de la possession d'un oiseau hiératique.

Je connais peu de scènes plus pathétiques que celle où l'obèse, se trouve enfin devant le paquet informe qui dérobe à sa vue le faucon de Malte qu'il recherche de par le monde depuis quinze ans. Cet homme qui n'a pas hésité à commettre deux meurtres pour entrer en possession de cet objet devient comme un petit enfant, en adoration, devant la réalisation de son désir.

R. C.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LA REVUE CANADIENNE DE BIOLOGIE

Il nous fait plaisir de souhaiter la bienvenue à la REVUE CANADIENNE DE BIOLOGIE, une initiative du professeur Henri Laugier, dont le premier numéro bilingue vient de nous arriver. Depuis longtemps, les biologistes de la région de Montréal, tant canadiens qu'anglais, désiraient la création d'un organe dans lequel ils pourraient révéler à leurs confrères les résultats de leurs recherches et de leurs travaux. Une note de gérance précise que « en créant cette revue, l'Université a le grand espoir d'être utile, dans un domaine précis, limité, mais important, à la cause de la Science, du Canada, de la France, et de la collaboration intellectuelle entre savants de langue française et de langue anglaise ». Le sommaire du premier numéro annonce quatre articles substantiels sur des questions spécialisées d'ordre biologique, tous inédits. On trouve également des révisions d'ouvrages scientifiques récents qui ne manquent pas d'intérêt.

INITIATION À LA GÉOLOGIE¹

C'est un grand événement scientifique que la publication du nouveau manuel de Géologie, œuvre conjointe du Père Morin et de l'abbé Laverdière. Nombre de professeurs, pour ne pas dire tous, ont poussé un soupir de soulagement, heureux qu'ils étaient de pouvoir maintenant enseigner adéquatement la géologie à leurs élèves. Science des plus passionnantes : interroger le sol comme l'historien questionne les archives ; arracher leur passé aux pierres de la route ; supputer l'origine d'une veine ; reconstituer l'histoire de notre vieille planète au travers ses vicissitudes, ses revirements. Le lyrisme d'un Termier est né en grande partie de sa joie de découvrir les intrigues anciennes de la pierre et d'imaginer au travers la fronde de fougère ou l'aile d'insecte

(1) *Initiation à la Géologie* par L.-G. Morin et J.-W. Laverdière, Editions Fides, 1941 ; 160 pp.

captées par le roc, toute une confuse vie animale et végétale aujourd'hui disparue !

L'INITIATION À LA GÉOLOGIE mérite notre attention parce que ses auteurs ont compris une chose très importante. Au lieu de nous citer telle caverne italienne fameuse, telle grotte alpestre réputée, ils ont cru bon de prendre des exemples dans notre pays, à portée de notre main. Pourquoi, pour parler du marbre, ne pas citer les carrières de Phillipsburg ? A Covey Hill, n'avons-nous pas une gorge typique ? Des rivières à méandres nous n'en manquons pas. Pour étudier l'action du temps sur la pierre, le rocher Percé est l'endroit tout trouvé. Les auteurs ont su faire un choix judicieux d'exemples québécois et ils ne sont sortis de nos limites que dans les cas de stricte nécessité. Une abondante documentation photographique complète très heureusement un texte déjà soigné et suffisamment *parlant*.

Du point de vue scientifique autant que du côté national, le Père L.-G. Morin, c. s. c. et M. l'abbé J.-W. Laverdière méritent de très chaleureuses félicitations.

REGARDS SUR LES SCIENCES EXPÉRIMENTALES¹

C'est un magnifique cahier collectif, dû à l'initiative collective du Père Noël Mailloux et de Pierre Dansereau. Chacun des travaux qui le composent fut lu au cours d'un symposium tenu au dernier congrès de l'ACFAS, à Duchesnay. L'ouvrage débute par une magnifique préface du F. Marie-Victorin. A ceux qui voudraient voir dans ces pages des conclusions d'ensemble qui ferment la question, le F. Marie-Victorin s'empresse de répondre : « Nous marchons tous dans les ténèbres. Les uns sondent le sol de leur bâton, les autres élèvent vers les voûtes la lumière du flambeau. Dans le laboratoire de la Nature les uns amassent et comparent, d'autres mesurent, d'autres tracent les courbes et dégagent les lois. De tout cela se fait la Science, ce tout organisé, transcendant sur les disciplines particulières. C'est

(1) 1 vol. aux Editions de l'Oeuvre de Presse Dominicaine et aux Editions du Lévrier, 1942, 190 pp.

un organisme vivant et continu qui ne va pas au tombeau avec chaque génération, parce qu'il est le siège d'une intense multiplication cellulaire, je veux dire d'un incessant partage d'expérience entre les hommes.» (Préface, p. 10).

Le cahier comprend deux parties bien distinctes. Dans la première, le Père Mailloux et le Docteur J.-E.-A. Marcotte étudient l'instrument psychologique dans sa normale et dans ses anomalies. Dans la deuxième partie, M. Jean Martin, M. l'abbé Robert Dolbec, le P. L.-G. Morin, MM. Jules Brunel, J.-Emile Jacques, Roger Gauthier, Marcel Cailloux, Jacques Rousseau et Abel Gauthier analysent les méthodes et les techniques de recherche employées dans l'éducation, la zoologie, la géologie, la cryptogamie, la pathologie végétale, la morphologie végétale et la paléobotanique, la physiologie végétale, la génétique, les sciences physico-chimiques et les mathématiques.

L'effort entrepris dans cet ouvrage représente une tentative de collaboration entre les professeurs de maintes disciplines qui est de la meilleure augure.

Marcel RAYMOND.

• • •

Livres reçus à la rédaction

Editions Bernard Valiquette

Otto Strasser	L'Aigle prussien sur l'Allemagne
Gottfried Leske	J'étais un aviateur nazi
Henri Laugier	Service de France au Canada
Mackenzie King	Le Canada et la guerre
Maurice Desjardins	Le party chez Piperleau
Ernest Glauser	Le vent se lève, roman

Editions Variétés

Philippe Barrès	Charles de Gaulle
Philippe Panneton et Louis François	A la manière de...

Editions de la Maison Française

Max Beer	La guerre n'a pas eu lieu
Ludwig Lewinson	La guerre sans mystère
Emil Ludwig	Les Allemands, double histoire d'une nation
Régine Hubert-Robert	La Louisiane française

L'Arbre

ANNE HEBERT

Les songes en équilibre

Poèmes

Il s'agit d'une œuvre à part dans notre littérature. L'auteur est parvenue à surprendre le chant secret de l'enfance, de l'adolescence et, avec une technique réduite au minimum, déficiente même parfois, à réaliser une sorte de chef-d'œuvre.

On ne connaît rien d'aussi frais, d'aussi clair et près de l'enfance que les plus beaux de ces poèmes.

Tout le recueil peut être mis entre les mains des fillettes qui y apprendront le chant à l'état pur, la modulation d'une âme tantôt qui s'ébat ou qui rêve, tantôt qui médite, contemple et prie.

On devine tout au long de ces pages une sensibilité vive, une personnalité ardente, prématurément murie mais restée disponible, une nature poétique admirablement servie par des dispositions extraordinaires.

Prix : \$ 0.90; par la poste : \$ 0.95.

Edition de luxe numérotée sur Byronic : \$ 1.50.

Assurez-vous la collection complète de ces ouvrages en vous inscrivant immédiatement et bénéficiez d'une remise de 15 % sur les livres que vous désirez.

Un dépôt de un dollar est requis pour l'inscription sur la liste des abonnés; deux dollars pour ceux qui désirent recevoir l'édition de luxe numérotée. Ce dépôt sera remboursé sur demande aux bureaux des Editions.

Les abonnés jouiront des avantages suivants :

1. — Ils recevront le livre à l'essai, au moins quelques jours avant sa mise en librairie.
2. — S'ils l'acceptent, ils nous feront parvenir, dans les huit jours, le prix du livre moins la remise de 15 %.
3. — Dans le cas contraire, ils retourneront le livre, à nos frais, en parfait état, dans le même temps, sinon le prix sera déduit de leur dépôt.

Souscrivez immédiatement et vous recevrez gratuitement
CINQ MYSTERES EN FORME DE RETABLE.

YVES SIMON

La grande crise de la République française

EXTRAITS DE PRESSE

"Ce livre remarquable, moins violent mais dans la même veine que *Scandale de la vérité* de Georges Bernanos nous fait aussi part d'un étonnant renouveau du catholicisme en France."

GUY JASMIN, *La Revue Populaire*, 1-42.

"Aucun des points de vue exposés (dans ce livre) n'est indifférent; tous s'inspirent d'une évidente bonne foi et d'une admirable droiture de pensée. C'est l'honneur d'un pays de produire des hommes d'une semblable honnêteté intellectuelle."

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 8-41.

"C'est l'épithète de formidable qui vient à la pensée en voulant qualifier le document que vient de publier Yves Simon sur 'la grande crise de la République française'. Le jeune philosophe fait preuve, dans ses observations sur la vie politique des Français de 1918 à 1938, d'une très grande lucidité et d'un don d'observation qui atteint à une profondeur où peu savent atteindre."

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 8-11-41.

"La grande crise de la République française a été publié à Montréal et j'espère que ce livre sera bientôt traduit et publié ici. Il mérite de prendre place aux côtés de *A travers le désastre* de Maritain comme explication et aux côtés de *Les Grands cimetières sous la lune* de Bernanos comme polémique."

En plus d'un passage, on croit entendre la voix de Péguy portant un jugement de sa tombe."

ROBERT SPEAIGHT, *Blackfriars*, Londres, 1-42.

"En effet de tout ce qui s'est écrit depuis juin 1940 sur les causes de la défaite de la France, il n'est rien qui ait aussi pleinement satisfait ma curiosité que l'ouvrage d'Yves Simon. Fait que j'attribue surtout à la rare impartialité que l'on trouve dans ces 'observations sur la vie des Français de 1918 à 1938'."

RAYMOND TANGHE, *L'Action Universitaire*, 1-42.

"Le livre de Yves Simon est une analyse objective mais exprimée avec passion et une authentique sincérité. Il est à espérer qu'il sera lu par les Français qui sont à l'étranger et qu'il trouvera aussi des lecteurs en Angleterre et aux Etats-Unis car il corrigera nombre d'idées erronées et soulèvera une plus grande confiance dans l'avenir de la France libre et démocratique."

L. S. *People and Freedom*, Londres, 11-41.

"La vie même des Français frémit et frissonne en un texte alerte, violent et même virulent. Une âme typiquement d'avant-guerre nous livre ses observations et ses jugements sur le problème mystérieux de la France contemporaine. Son témoignage possède une haute valeur pour celui qui veut comprendre cette France et je crois qu'il restera une source de lumière pour les historiens de cette époque."

ANDRÉ DAGENAIS, *Le Devoir*, 6-12-41.

L'Arbre

ROBERT CHARBONNEAU

Ils posséderont la terre

roman

EXTRAITS DE PRESSE

"Du premier coup, M. Charbonneau s'est placé sur le plan de la littérature universelle : on peut comparer son roman aux œuvres des meilleurs écrivains étrangers."

GÉRARD DAGENAIS, *La Revue Moderne*, 1-42.

"Jamais chez nous romancier n'avait atteint à de telles profondeurs, n'avait plongé regards plus cruels ni lucides au fond de l'âme humaine. *Ils posséderont la terre* pose nettement le problème de la destinée humaine, M. Charbonneau compromet le salut de ses créatures, son roman est le plus chargé d'inquiétudes de tous les romans canadiens : c'est une œuvre unique chez nous.

GUY SYLVESTRE, *Le Droit*, 6-12-41.

"C'est là un livre qui pourra distraire de l'attente où ils sont d'un nouveau Giono, d'un autre Giraudoux ou d'un extraordinaire Jouhandeau, les exigeants amateurs de belles-lettres."

GUY JASMIN, *La Revue Populaire*, 1-42.

"... Robert Charbonneau, dont le premier ouvrage, *ils posséderont la terre*, marque une date importante dans la vie de l'esprit au Canada. Un chef-d'œuvre ? Nullement, mais un roman fort et âpre, puissamment conçu, écrit dans une langue dépouillée et profondément suggestive dans sa retenue volontaire."

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 20-12-41.

"Par la composition de son œuvre, par le choix des personnages par le procédé d'écriture, M. Robert Charbonneau apporte à nos lettres un élément neuf ; il s'impose à l'attention de tous ceux pour qui la chose littéraire a encore, en notre pays, son importance."

EMILE-CHARLES HAMEL, *Le Jour*, 6-12-41.

"On doit reconnaître à cet auteur un sens psychologique d'une profondeur parfois digne d'un Mauriac. Son dernier roman *Ils posséderont la terre* en est une preuve tangible."

JEAN-PAUL GUILBEAULT, *Le Quartier latin*, 12-12-41.

"Robert Charbonneau est un psychologue lucide, amer et cruel."

La Presse, 27-12-41.

"Les romanciers de chez nous, en effet, ont écouté Edmond Jaloux : 'Il est sage de ne peindre que les gens que l'on connaît et les milieux où l'on a vécu'. C'est aussi ce conseil que pratique Robert Charbonneau, d'ailleurs. Mais lui, son milieu, c'est la ville, et les gens qu'il connaît ce sont des jeunes de la ville, adolescents inquiets, troublés qui se cherchent ; voilà qui est nouveau dans notre littérature, et prometteur."

GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, *Relations*, 1-42.

"Il me paraît juste de dire que M. Charbonneau a écrit en bon français un fort acceptable roman anglais."

RAYMOND TANGHE, *L'Action Universitaire*, 1-42.

COMTE SFORZA

Les Italiens tels qu'ils sont

EXTRAITS DE PRESSE

"*Les Italiens tels qu'ils sont* est un livre écrit avec simplicité par les descendant d'une grande famille, qui a joué lui-même un rôle politique important dans l'Italie pré-fasciste. Il nous aide à comprendre le caractère et les tendances de l'Italie, ses rapports avec les divers peuples qui l'entourent et la ligne même de son destin."

ROGER DUHAMEL, *Le Canada*, 3-9-41.

"Si le comte Sforza parle du fascisme et de ses chefs sans tendresse, ce n'est pas l'essentiel de son livre de faire une critique de ce régime. Son ouvrage a une portée beaucoup plus philosophique. Il tend à replacer le peuple italien dans son cadre et ses réelles perspectives historiques. Par là il rend un bien plus grand service à son pays."

RAYMOND TANGHE, *Le Bulletin des Etudes françaises*, 9-41.

"Le comte Sforza est d'ailleurs un des personnages les plus éminents de l'émigration européenne. Il n'y a pas de doute que lorsque le régime de terreur sera écroulé en Italie, il est exactement celui qui résumera les aspirations italiennes et qui succédera en bon chef au tyran sanguinaire."

La Voix de France, New-York, 15-10-41.

"Diplomate, historien et politicien, le comte Sforza a parfois été traité de cynique. Il apparaît ici comme un idéaliste qui allie à un amour passionné de la liberté, une conception très juste des moyens à prendre pour l'obtenir."

Free World, New-York, 12-41.

"Ce petit livre de réflexions sur le caractère italien est écrit non seulement pour ceux qui ressentent une vive curiosité à l'égard de l'Italie, mais particulièrement pour les autres qui en traversant les Alpes ont éprouvé la sensation de se retrouver chez eux."

JOHN VERNON, *Blackfriars*, 1-42.

"Honnête homme, poli comme ils étaient, l'auteur abandonne aux autres le ton doctoral et à nous, s'il nous chante, d'analyser un curieux cas d'infériorité complexe, l'Italie contemporaine."

BERTHELOT BRUNET, *L'Action médicale*, 8-41.

"Cette synthèse de la vie historique et profonde de l'Italie est extrêmement intéressante... L'atmosphère qu'il nous décrit est pleine de saveur et de pittoresque. Et si la vision de l'auteur est apparemment antifasciste et dignement démocratique, elle est d'abord italienne et, par cela même, explicative, de l'état actuel de l'Italie."

ANDRÉ DAGENAIS, *Le Devoir*, 13-9-41.

"Le comte Sforza montre admirablement l'importance de la ville, c'est-à-dire du patriotisme local, dans la vie collective des Italiens, et il en retrace les origines jusque dans la préhistoire."

ANDRÉ L. *L'Action nationale*, 11-41.

"Le livre qui éclaire le mieux sur les conditions psychologiques de l'Italie actuelle."

Mazzini News, 8-41.

Vient de paraître

AUGUSTE VIATTE

L'Extrême-Orient et nous

Un livre sur l'Orient par un spécialiste des questions orientales

Un livre d'actualité

Une œuvre puissante

M. Auguste Viatte est professeur à l'Université Laval, de Québec et ancien collaborateur de la *Vie Intellectuelle*.

6e volume de la collection **Problèmes actuels** : \$0.65.

Edition numérotée sur vergé "Byronic" : \$1.25.

Demandez un specimen gratuit de

LA VOIX DE FRANCE

JOURNAL DE LA FRANCE LIBRE

Vous y trouverez :

Nouvelles de France — Articles sur la **politique** - l'économie - la guerre — des chroniques de **théâtre** - cinéma - art - musique — des **échos** — des **dessins humoristiques**.

Abonnement : \$1.50 l'an

LA VOIX DE FRANCE

306 West 105th Street, New York City

HOMMAGE
du
SECRETARIAT
de la
PROVINCE

Jean Bruchési
sous-ministre

Hector Perrier
ministre

L'Arbre

UN DIRIGEANT FRANÇAIS D'ACTION CATHOLIQUE

Témoignage sur la situation actuelle en France

Préface de
JACQUES MARITAIN

... ni un réquisitoire contre Pétain, ni une attaque
contre de Gaulle, mais un témoignage émouvant sur la
France dans les chaînes.

5e volume de la collection **Problèmes actuels**,
\$0.75; par la poste : \$0.80.

Sous peu

R. S. V. P.

par

ADRIEN ROBITAILLE

du programme radiophonique "S.V.P."

Préface de
RINGUET

L'Arbre

Parus

WALLACE FOWLIE

La pureté dans l'art

Sous presse

DON LUIGI STURZO

La pensée catholique
et les guerres modernes

GUSTAVE COHEN

Lettres aux Américains

Prochainement

REX DESMARCHAIS

La Chesnaie

J.-T. DELOS

Race et nation

ANDRÉ DAVID

Messages à de jeunes Anglaises

ADOLPHE NANTÉL

La terre du 8^e

HENRI LAUGIER

Médecins et médecine
de l'avenir